


Manon RULLIAT

 **V** *Mission*
vacances
POUR LES BLACK HELL'S




Et si Mac et James vous emmenaient en Bretagne !

Prologue

AK

Voilà presque quatre ans que nous avons tué l'un de nos plus gros ennemis, mais aussi celui qui aurait dû être mon beau-père. Donafe Ferretti, le géniteur de ma femme. Des années de guerres, d'échanges de coups de feu et de sabotages de nos missions. Tout ça pour en arriver à ce qu'il mette sa propre fille en danger dans le seul but de nous infiltrer et nous éliminer de l'intérieur.

Ça aurait pu marcher, ça aurait dû, mais les choses ne se sont pas passées comme ça.

Je suis tombé amoureux de la progéniture de mon pire ennemi. Elle n'a pas réussi à seulement s'immiscer dans les rangs des Black Hell's, elle est entrée dans mon cœur et je ne suis pas certain de la laisser s'en échapper un jour. D'ailleurs, je ne crois pas qu'elle voudrait être ailleurs qu'ici, avec nous.

Sacha, elle et moi formons un trio qui ne peut pas fonctionner s'il est divisé. Nous sommes devenus un tout, une unité et rien ne pourra nous séparer.

Certains de mes hommes se sont bien montrés réticents au fait qu'elle intègre nos rangs, qu'elle devienne ma femme et que nous élevions notre fils, ici, sur les Terres des Black Hell's. Sauf que cette fois, elle a su prouver qu'elle était indispensable à notre équilibre à tous et je n'ai pas eu à enterrer un de mes gars.

Quelques semaines après l'attaque de son père, les quelques hommes qui lui étaient encore fidèles n'ont pas hésité à venir à ma porte, armés jusqu'aux dents, dans le but de venger leur chef. Si mes frères d'armes étaient tous très bien préparés à ce genre de représailles et prêts à se battre, ce n'était pas le cas de leurs femmes. Quand Jimmy a compris à quel point les nanas étaient vulnérables sans leurs maris, elle s'est promis que plus jamais ce problème ne se produirait.

Voilà comment elle a créé des cours pour leur permettre d'apprendre à se défendre, à utiliser une arme et protéger leurs enfants. Les premières semaines, il n'y avait pas grand monde, mais très vite la balance a penché et pas une des femmes ne loupait son entraînement journalier.

Elles ne sont pas devenues de nouvelles recrues de Black Hell's, aucune n'en avait l'envie ni les capacités, mis à part ma nana, mais cela leur a fait du bien.

Alors qu'on menait, jusqu'à maintenant, une vie plutôt tranquille, un nouvel ennemi est venu frapper à nos portes et ce dernier n'a rien avoir avec un amateur. Pour le moment, nous n'avons pas été visés par ses affaires et nos routes ne se sont jamais croisées. Sauf que les choses semblent commencer à changer.

Nous ne connaissons pas encore l'étendue de leur force et ni dans quoi ils opèrent, mais ce que nous savons, c'est que beaucoup de jeunes filles disparaissent dans la région depuis trois ou quatre semaines. Trop pour que cela soit une coïncidence.

Les Black Hell's ont coutume de ne pas se mêler de ce qui ne les regarde pas, de fermer les yeux sur les trafics en tous genres. Cette fois, nous ne pouvons pas. Nous avons reçu quatre contrats de parents paniqués et complètement perdus face à l'incapacité de la police à retrouver leur fille. La demande est simple : les sauver. Sauf que nous ne faisons que de l'assassinat, pas du sauvetage de demoiselle en détresse. Enfin, nous n'en faisons pas, jusqu'à présent.

Même les flics sont venus sonner à notre porte.

— On doit accepter, Adrian ! Si tu ne le fais pas, je m'en chargerai seule et tu sais que rien ne pourra m'en empêcher !

— Ce n'est pas de notre ressort, chérie. La police sert à ça ! m'agacé-je face à ma femme.

— Très bien, dans ce cas, je vais m'en occuper !

Jimmy tourne les talons et sort de mon bureau, la tête haute et la démarche assurée. Elle sait aussi bien que moi qu'elle a gagné, mais je ne suis pas

encore prêt à lui céder si facilement. Surtout pas devant mon vice-président, JD, qui me regarde avec un sourire aux coins des yeux.

— Pas un mot ! le préviens-je, alors qu'il s'apprête à ouvrir la bouche.

Je sais déjà ce qu'il va me dire et je n'ai pas envie de l'entendre. Ma femme me mène par le bout du nez et je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit. Pas que je sois complètement abruti par elle, juste qu'à chaque fois, elle a de très bons arguments. Surtout dans l'intimité de notre chambre.

— Très bien, se marre mon VP en se relevant de sa chaise. Du coup, on fait quoi ?

— Envoie deux ou trois gars fouiner un peu et rappelle les familles, dis-leur qu'on va voir ce qu'on peut faire.

Le bruit de gorge qu'il émet me vaut tous les commentaires que je lui interdis de me faire. Et s'il pense que je baisse mon froc facilement face à ma nana, c'est qu'il ne la connaît pas du tout.

— Et pas un mot aux jumeaux ! j'ajoute alors qu'il s'apprête à sortir. Demande aux gars d'être discret sur cette nouvelle affaire. Dans deux jours, on fait une réunion.

Cette fois, il ne discute pas. Il ne se moque pas de ma requête non plus. Il sait à quel point je tente d'éloigner Mac et James de ce monde. Dans quelques jours, ils finiront leur dernière année d'étude et je voudrais qu'ils puissent profiter de vacances comme deux jeunes tout à fait normaux.

J'ai essayé de les convaincre de se dégoter un boulot peinard dans une grande ville, de prendre un appartement et de se trouver une petite copine qui ne trempe dans aucun truc illégal, mais j'ai échoué. Ils sont nés Black Hell's et comptent bien intégrer un poste parmi les nôtres. Voilà pourquoi James a choisi médecine et Mac le droit. Ils veulent nous être utiles et ils le seront, après leurs vacances d'été.

Ainsi est notre accord.

1

Mac

Nous sommes à quelques minutes d'arriver au QG et je crois que mon frère a tout autant hâte que moi d'y être. Le van est chargé de nos affaires personnelles, des bricoles que nous avons accumulées ces dernières années à plusieurs heures d'ici et surtout de nos deux chiens, Dolce et Gabbana. Je pense qu'eux aussi seront contents de revenir dans leur première maison.

Bien que nous ayons vécu sept ans hors des murs des Black Hell's, nous n'avons jamais oublié où était notre chez nous et encore moins le chemin pour y revenir. Au lieu de rester à la fac avec nos amis, nous avons passé chacune de nos vacances en famille et nous ne regrettons rien. Si notre frère nous a élevés pour que nous grandissions comme des enfants et adolescents lambda, nous sommes de BH et nous ne pouvons ni ne voulons le changer.

— Connaissant Jimmy, elle va nous envoyer dans un endroit paradisiaque ! s'exclame James en baissant le son de l'autoradio.

Je pouffe en l'entendant. S'il y a bien une chose dont je suis certain, c'est que, si en effet c'est notre belle-sœur qui a choisi notre destination de voyage, elle va vouloir marquer le coup. Il n'y aura pas de plages de sable blanc, de cocotier et de jolies filles en bikinis.

— Je l'imagine plutôt nous envoyer en montagne pour faire un peu de randonnée.

— C'est bien aussi, se marre mon frère.

— Ou dans un club de vacances pour célibataires !

Cette fois il s'esclaffe bruyamment et je reste silencieux. J'ai dit ça pour plaisanter, mais je me demande sérieusement si elle serait capable de nous faire un coup comme celui-là.

Elle n'a jamais caché son regret, si je peux le dire ainsi, que ni mon frère ni moi n'ayons trouvé de petites amies. Bien que nous ne soyons pas blancs comme neige, nous n'avons jamais présenté une seule de nos fréquentations

à notre famille. Aucune n'avait autant d'importance à nos yeux et surtout pas la carrure pour devenir femme d'un Black Hell's.

— Je suis sûr qu'on rigolerait bien !

— Je préfère encore la randonnée !

Le soir venu, nous nous retrouvons tous en famille dans le chalet de mes parents. Si nous avons croisé la route d'Adrian et Jimmy un peu plus tôt, lors de notre arrivée, ce n'est pas le cas de notre neveu. Dès que j'aperçois Sacha, je ne peux m'empêcher de sourire comme un idiot. Je me précipite vers lui et l'attrape dans mes bras comme s'il n'avait pas dix ans déjà. Je m'amuse à le faire tourner sous le regard sceptique de son père et les éclats de rire de James.

— Oncle Mac, lâche-moi !

— Aucune chance, gamin ! Tu m'as manqué !

Tandis que je m'apprête à le poser au sol, mon frère m'arrache le petit des bras et le voilà reparti pour un nouveau tour de manège. Il fait tourner le gosse encore plus vite et plus haut que je ne l'ai fait.

— JAMES !

Quand Sacha commence vraiment à s'agacer, il est reposé au sol et nous nous tenons face à lui, un sourire béat aux lèvres.

— Alors ça va ? attaque mon jumeau.

— L'école se passe bien ? enchaîné-je.

— Tu as des amis ?

— Une chérie peut-être ?

— Est-ce que tu as de bonnes notes ?

— Tu es content d'être en vacances ?

— Tu as encore grandi depuis la dernière fois !

— Ouais, tu fais quoi maintenant ? Un mètre trente ?

— Tu vas être aussi grand que tes oncles !

Alors qu'il nous dévisage à tour de rôle, croulant sous nos questions, je peux apercevoir l'exaspération se peindre sur son visage.

— MAMAN !

Il se faufile entre nous, nous poussant sans ménagement et part en courant dans les jupons de sa mère. Quant à James et moi, on le regarde s'éloigner avec cette dernière pour rejoindre le chalet et côte à côte, nous nous faisons un check discret.

On a toujours été les jumeaux chiants, décalés et légèrement bizarres. Au lieu de se soustraire de cette réputation, on en a joué en poussant le vice parfois un peu plus loin. Surtout quand il était question de faire chier notre grand frère.

D'ailleurs, ce dernier nous observe en soufflant de fatigue.

— Je n'ai même pas le droit de le border le soir, les gars. Vous croyez vraiment qu'il va vous répondre ou lâcher la moindre info comme ça ?

D'un geste commun, James et moi haussons les épaules et finissons par aller, nous aussi, saluer nos parents qui nous observent depuis le porche.

Tandis que le repas est plutôt bien entamé, mon frère entre dans le vif du sujet et aborde notre été. Si nous n'étions pas enchantés par la proposition d'Adrian, nous avons fini par accepter et comprendre sa décision de nous envoyer passer nos dernières vacances. Il a toujours tout fait pour nous préserver de cette vie et nous épargner d'en faire partie. Sauf qu'après mûre réflexion, nous avons décidé que c'était ce que nous voulions. On connaît les risques et ce qu'être un Black Hell's implique. Il n'y aura pas de retour en arrière possible. Soit nous restons à l'écart, soit nous devenons des membres à part entière de ce club.

On aura peut-être des contrats à honorer, des gens à liquider et des guerres à mener, mais nous sommes prêts. Bien sûr, nous avons étudié pour avoir d'autres occupations au sein de cette hiérarchie et nous éviter d'avoir ce genre de tâches, mais cela arrivera. Si j'ai choisi de devenir avocat, c'est avant tout pour sortir notre famille d'un mauvais pas un de ces jours. Je sais aussi que nous avons quelques hommes derrière les barreaux et je suis

certain que je pourrais les faire libérer pour vice de procédure ou une connerie dans le genre.

Quant à James, lui a choisi la médecine et c'est pour ainsi dire les mêmes raisons que les miennes. Nous avons besoin d'aide et si nous ne sommes pas les meilleurs pour la guerre, nous pourrons être utiles au club d'une autre façon.

— Alors où allons-nous ? demande mon jumeau.

Si cette volonté de nous envoyer en vacances vient d'Adrian, c'est Jimmy qui a tenu à nous les organiser en nous promettant que nous allions adorer.

— À Carnac ! s'exclame-t-elle avec une joie non dissimulée.

Je n'ai aucune idée d'où se trouve cet endroit, mais je dois reconnaître que le nom sonne bien à mon oreille.

Carnac.

J'imagine déjà le soleil de l'été, les barbecues et les après-midis à lézarder sur le bord d'une piscine, un cocktail en main.

Et puis, je dois avouer que sa façon de nous annoncer la chose me met en confiance. Jimmy, si elle est capable de mentir, comme tout le monde, n'est pas programmée pour feindre ses émotions. Si elle paraît si heureuse pour nous, c'est que ça doit être une belle destination.

— Cool !

James semble lui aussi du même avis parce qu'il se remet à manger son dessert en lui offrant un sourire plein de chaleur.

De mon côté, je ne peux m'empêcher de saisir mon téléphone pour en savoir plus et les photos que je trouve sur Google me confortent dans mon idée. Elle ne s'est vraiment pas moquée de nous. Des plages de sable blanc, des eaux turquoise et transparentes et des paysages de côtes sauvages à couper le souffle.

J'ai déjà hâte d'y être, surtout que je ne suis jamais allé en France.

— Peut-on emmener les chiens ? osé-je demander.

En dix ans, nous ne les avons jamais laissés plus de deux jours et je reconnais que la perspective qu'ils ne viennent pas avec nous me ferait tout drôle.

— Est-ce que tu penses qu'ils peuvent voyager en soute d'avion pendant presque neuf heures, puis prendre le train et ensuite le taxi ?

Le silence qui suit la question de Jimmy est lourd de sens. J'aurais eu tendance à dire que oui, les chiens peuvent supporter tout ça, mais en les observant, tous les deux couchés sur le paillason de l'entrée, je réalise que non. Ils ne sont plus très jeunes et, si j'en crois le vétérinaire, ils ont même un très bel âge pour leur race. La moyenne d'âge d'un cane corso est de dix à douze ans.

James m'imité lui aussi et je sais qu'il pense comme moi.

Nous venons de réaliser que nos chiens sont des papis et que, du jour au lendemain, ils peuvent partir.

Ce constat m'attriste plus que je ne l'aurais cru et je décide de rentrer, prétextant la fatigue. Mon jumeau en fait de même et nous prenons la route de notre chalet après avoir salué notre famille. Tout le long du chemin, je ne peux m'empêcher d'observer Dolce et Gabbana. Je regarde s'ils n'ont pas de difficulté à avancer, s'ils n'ont pas de douleurs ou de raideurs quelque part et je siffle par moment pour être certain qu'ils m'entendent.

Mon frère comprend tout de suite mon manège et, au lieu de rire de moi, je sais qu'il est tout aussi attentif.

Nous allons donc devoir laisser nos chiens à Adrian et Jimmy. Et si je suis sûr qu'ils en prendront soin, j'ai tout à coup très peur qu'ils ne soient plus là à notre retour.

2

James

Si Jimmy et Adrian avaient prévu notre absence pour les deux prochains mois, nous avons négocié les termes du contrat, sous menace de

ne pas s'en aller du tout. Il y a quelques jours, après notre prise de conscience concernant Dolce et Gabbana, nous avons décidé qu'il était hors de question de les laisser aussi longtemps.

Nous voilà donc dans l'avion, en direction de la France, avec des mines à faire peur. J'espère que tout notre séjour n'aura pas ce goût parce que je ne suis pas certain de résister à l'envie de rentrer plus tôt.

— On va essayer de s'amuser ! annoncé-je à Mac. On a été de bons maîtres pendant dix ans, nous n'avons jamais rien eu à nous reprocher tout ce temps, alors on va profiter !

— Et s'il leur arrive quelque chose ?

J'ai aussi cette angoisse, mais je ne peux pas le dire à haute voix. D'une : ça ne ferait que rendre la chose réelle et de deux : je ne veux pas inquiéter mon frère plus que de raison.

— Il ne leur arrivera rien ! lancé-je en me forçant à rire. Tu sais bien qu'ils sont trop exceptionnels pour rentrer dans une moyenne. Regarde sur le net, je suis sûr que certains sont morts bien plus tard.

Inutile pour moi de sortir mon téléphone, j'ai déjà fait quelques recherches sur le sujet. Si l'espérance de vie va de dix à douze ans, il y a beaucoup de chiens qui vivent au-delà.

— On appellera Jimmy en arrivant.

— Et demain aussi, ajouté-je

— Oui excellente idée ! Et après dem...

— OK, après demain aussi, le coupé-je. Et tous les autres jours du reste de notre séjour, pas de soucis !

Après dix bonnes heures de vol, celui-ci ayant été retardé, quatre heures de train et vingt minutes de taxi, nous débarquons à l'adresse que nous a indiqué notre belle-sœur. Le chauffeur de la voiture nous dépose devant les grilles et s'occupe de décharger nos bagages tandis que nous admirons la vue. J'ignore à qui est cette baraque, mais elle en jette. D'où

nous sommes, nous pouvons voir un peu de mer de l'autre côté de la villa et je me doute que ça doit être encore plus beau de la terrasse.

— Voici messieurs !

Une chance pour nous d'avoir fait des études supérieures, Mac et moi parlons couramment plusieurs langues et le français en fait partie. Voilà pourquoi nous remercions le chauffeur presque sans accent.

J'attrape mon sac en premier et mon jumeau m'imité pendant que je relis le message que nous a envoyé Jimmy.

« Vous trouverez les clés de la maison sous la dernière dalle de droite, juste devant la porte d'entrée. Le frigo est plein, les placards aussi et si vous avez besoin de quoi que ce soit, voyez avec la femme de ménage ! »

Nous poussons le portail en fer forgé, qui n'est pas verrouillé, et nous descendons l'allée pavée qui mène jusqu'à l'entrée. Mon frère et moi restons silencieux, nous contentant d'observer tout ce qui nous entoure. Si chez nous la végétation est cramée plus de la moitié de l'année, ici, même en ce début juillet l'herbe est verte. Les arbres et arbustes sont chargés de feuilles et de fleurs de toutes les couleurs.

Plus nous approchons de la maison et plus les effluves de l'océan nous arrivent aux narines et ça, ça a quelque chose de rassurant et d'apaisant. Je peux même entendre le bruit des vagues s'écraser contre les rochers et je me rends compte que j'accélère le pas dans le seul but d'aller voir ce que nous réserve le paysage.

— Sous la dernière dalle de droite, dis-je à voix haute tandis que nous nous tenons devant la porte.

Mac jette son sac à dos au sol et s'attèle à récupérer les clés.

— Certains cachent ça dans des pots de fleurs, ou sous des paillassons, eux ils mettent le trousseau sous une pierre.

— Une dalle, reprends-je.

— C'est pareil.

— Pas vraiment.

Mon jumeau souffle en se redressant et j'assimile ce son à de l'agacement. Alors que je devrais arrêter là, je continue à le taquiner sur le sujet.

— Une pierre, c'est un morceau de rocher. Quelque chose de brut. Une dalle, c'est moulée ou taillée dans les dimensions que l'on souhaite.

— Ok Wikipédia garde ça pour un autre jour !

En prononçant ces mots, il déverrouille la serrure et entre en me laissant sur le pas de la porte. Toujours avec ce foutu sourire en coin, j'attrape ma valise par la poignée et le suis. Bien sûr, je ne ramasse pas son sac à dos qu'il n'a pas pris la peine de récupérer.

La maison est à l'image de son extérieur, design et classe. Les murs sont tous dans des tons clairs. Blanc, crème et quelques couleurs pastels. La sobriété et la simplicité donnent à la baraque un charme dingue.

— On visite ? demandé-je à mon jumeau.

— Et comment ! s'exclame ce dernier en fonçant à l'étage.

Je m'y précipite également, empruntant un large escalier faisant face à l'entrée et dès que j'arrive sur le palier du premier, mes pieds rencontrent une surface moelleuse. La moquette beige ressemble à un nuage et je pousse un gémissement de bonheur. Je suis certain que si j'avais été pieds nus, j'aurais apprécié encore plus.

— VIENS VOIR ÇA !

Sans attendre, je me dirige vers la voix de mon frangin et je déboule dans une gigantesque chambre. Non, pas une chambre ! Une suite !

Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi grand. La pièce est immense et que dire du lit ? On pourrait y dormir à cinq là-dedans. Le voilage des baldaquins semble voler avec le vent qui entre par la fenêtre et l'on pourrait aisément tourner une pub pour un hôtel de luxe ou un truc dans le genre.

J'avance jusqu'à l'impressionnante baie vitrée et j'aperçois une porte sur ma droite, conduisant à une salle de bain. Je visiterai cette autre pièce plus tard. Je préfère, et de loin, aller admirer la vue que m'offre le balcon. Mon frère, accoudé à la balustrade, m'attend et je reste sans voix face à ce qu'il s'étend devant moi.

Juste sous nos pieds se trouve une piscine, aussi grande que celles qui sont réservées aux nageurs professionnels. À gauche, je peux voir un jacuzzi et de l'autre côté, une terrasse avec cuisine d'été et tout le nécessaire pour passer de bonnes soirées.

Mon regard se porte un peu plus loin et après un petit bout de pelouse, une haie se dresse avant que le sol ne s'arrête net. Je n'ai pas la possibilité de voir ce qu'il y a en dessous de cette falaise, mais je suppose que nous y trouverons une plage. Le portillon sur le côté de la propriété mène sans doute à un escalier qui, lui, nous conduira jusqu'à la terre ferme. C'est exceptionnel.

Et puis, devant nous, à perte de vue, l'océan et le ciel d'un bleu limpide. L'eau paraît calme, paisible et j'admire la sérénité de cette étendue.

Mac et moi avons déjà vu la mer, il y a quelques années de cela, mais ça n'avait rien à voir avec ce que nous découvrons. Les plages que nous avons fréquentées, lors de nos vacances, étaient généralement bondées de monde et très loin de ce calme. Ici, c'est comme si on n'avait aucun droit sur les paysages qui nous entourent. Rien n'est modelé par l'homme ni endommagé. Seule la nature a des droits et je crois que c'est le plus bel endroit que j'aie pu voir.

— C'est fabuleux !

— Ce mot est faible, renchéris-je.

Nous n'avons pas attendu bien longtemps pour visiter le reste de la maison et faire le tour de la propriété. Des chambres identiques à celle dans laquelle nous sommes entrés, il y en a au total quatre. Chacune possédant sa salle de bain et son dressing. Mon frère et moi avons choisi les deux qui donnent sur le jardin arrière, là où nous sommes certains de nous réveiller avec une vue sur l'océan.

Pour ce qui est du deuxième étage, il y a une gigantesque salle de sport, une pièce de projection de films et même une terrasse d'où on peut observer les étoiles.

Au rez-de-chaussée, nous avons été abasourdis par la cuisine et sa grandeur. Toute équipée, elle contient un nombre impressionnant de robots en tous

genres. La plupart nous sont inconnus, mais je suis certain que durant ces trente prochains jours, nous aurons tout le loisir d'apprendre à nous en servir. Le reste de ce niveau est à l'image de cette première pièce. Un énorme salon avec un canapé tout à fait démesuré et une télé tout aussi immense. La salle à manger, ouverte sur les deux autres pièces, accueille une table en chêne clair et de nombreuses chaises.

Honnêtement, on aurait pu dire à tous les membres des Black Hell's de venir ici. Il y a assez de place pour nous tous. Je me demande même si cette maison n'est pas trop spacieuse pour nous deux seulement.

En plus des quatre chambres de l'étage, il y a en a aussi une au rez-de-chaussée.

Alors que nous sommes, mon frère et moi, assis sur la plage en contrebas de la villa, nous admirons le soleil qui se couche. Ça doit faire presque deux heures que nous sommes ici et nous ne sommes pas vraiment décidés à nous lever. Il n'y a personne à fouler le sable avec nous et pour cause, le seul accès se fait par les escaliers, taillés à même la falaise, et qui mènent directement dans le jardin de la villa. Le reste de la plage est cernée par des rochers, rendant son entrée impossible.

— Crois-tu que l'on puisse joindre Adrian à cette heure-ci ?

— Oui, il doit être treize heures là-bas, réponds-je à mon frère tandis qu'il tripote son téléphone.

Je vois bien que ça le démange de ne pas avoir appelé avant et je le comprends. Moi aussi je suis inquiet pour nos chiens, mais de nous deux, c'est Mac qui a toujours été le plus sensible, fleur bleue. Je ne suis pas sans cœur, loin de là, ça c'est le rôle que se donne Adrian en public, mais disons que je suis plus modéré. Si je peux exprimer mes sentiments sans difficulté, je ne le fais pas à tout va et je me contrôle. Mon jumeau, lui, est sans filtres. Dès que quelque chose l'atteint ou l'émeut, il ne le cache pas. Quand il est joyeux, tout le monde en profite. Et s'il est en colère, la personne qui en est à l'origine ne peut l'ignorer.

En fait, il n'a aucune retenue sur ses émotions.

Durant notre enfance, j'ai souvent dû faire le tampon entre lui et le reste du monde. Surtout à l'adolescence, là où les hormones ont commencé à le chatouiller. La moindre contrariété prenait des proportions énormes et j'avais tendance à me mettre entre lui et les autres. Pas pour protéger mon frère, il en est tout à fait capable seul, mais pour éviter qu'il s'en prenne à nos camarades de classe, par exemple.

Nous sommes nés Black Hell's, nous avons vu notre aîné en devenir le président et avant ça, notre père l'être. Nous avons espionné leur entraînement, épié leur manière de se battre quand il y avait des débordements dans le bar du QG et même manié des pistolets avant notre majorité. C'est ça être un BH.

Ça a fait de nous des ados qui n'avaient pas peur de grand-chose et les autres de notre âge n'auraient pas fait le poids. Donc il fallait que j'intervienne.

— Je vous manque déjà ?

Je souris en entendant la voix de mon grand frère et j'arrache mon regard de la magnifique vue pour le poser sur le portable. J'aperçois Adrian, ainsi que Sacha et je leur fais un petit signe en m'approchant un peu plus de Mac pour être dans le cadre du téléphone.

— On appelle pour nos chiens !

— Et pour avoir de vos nouvelles également ! renchéris-je en donnant un coup de coude dans les côtes de mon idiot de jumeau.

Au lieu de prendre la mouche, le père et le fils, restés de l'autre côté de l'océan, se marrent. Ils connaissent l'absence de filtre de Mac et aucun ne lui en tient rigueur.

— Oui, vos chiens ! s'exclame Adrian en tournant l'écran du téléphone.

Je m'approche un peu plus pour pouvoir mieux voir et je suis immédiatement rassuré de les apercevoir en parfaite santé et surtout très à l'aise et en confiance. Dolce est couché sur le dos, les quatre pattes en l'air et les babines retombantes. Tandis que Gabbana est étalé de tout son long sur le tapis de l'entrée.

— On dirait qu'on leur manque à peine.

Si je suis content que nos chiens soient tranquilles et zen, mon frère, lui, voit ce comportement comme une trahison de leur part. Il voudrait sans doute les trouver agités et anxieux d'avoir été éloignés de nous.

— Arrête un peu, le réprimandé-je. Vaux mieux ça que l'inverse, crétin.

— Jimmy a fait passer le vétérinaire ce matin.

Il y a un blanc de quelques secondes où l'angoisse m'étreint et la panique me submerge.

— QUOI ?

— Pourquoi ?

— Est-ce qu'ils vont bien ?

— Que s'est-il passé ?

— Pourquoi tu ne nous as pas appelés ?

— DOLCE, GABBANA ! Est-ce que ça va ?

Quand nous sommes à court de questions, mon frère et moi nous tombons dans le silence et nous observons le visage d'Adrian. Il nous regarde comme s'il nous voyait pour la première fois et je dois reconnaître qu'on doit avoir de sacrées têtes de fous. Même notre neveu est sous le choc.

— Vous être complètement givrés ! Vous en êtes conscients au moins ?

— Tu nous as inquiétés ! me défends-je, ainsi que mon frère.

— Ouais, et d'ailleurs, je le suis toujours !

— Eh bien, détendez-vous ! Jimmy voulait juste leur faire un petit check-up pour vous rassurez et que vous passiez des vacances sans vous préoccupez de vos chiens.

Je grogne face à l'absurdité de notre réaction et mon frère souffle comme un enfant en grommelant dans sa barbe. Ridicules, voilà ce que nous sommes !

Après un compte rendu complet de la santé de nos chiens et la promesse de nous éclater, nous avons raccroché avec Adrian et Sacha. Notre estomac nous a très vite rappelés à l'ordre et nous sommes partis à la découverte des placards et de leur contenu. Je ne sais pas encore à quoi vont ressembler nos vacances, mais j'ai hâte. Ici, nous ne sommes personne et pouvons devenir qui nous voulons. Jamais les gens ne nous craindront parce que nous sommes des Black Hell's, que notre frère est le président du club et que nous aimons rouler en moto.

Nous sommes juste de jeunes adultes qui viennent de finir leurs études.

3

Mac

Il a fait beau le premier jour, celui de notre arrivée, mais depuis, c'est une catastrophe. Je ne dirais pas qu'il pleut, enfin pas tout le temps, mais c'est une sorte de pluie très fine qui détrempe tout. Je n'ai pas vu les rayons du soleil depuis quinze jours et j'en viens à me dire que je les ai rêvés lors de nos premiers pas ici, dans cette villa.

Dans le bar où nous avons l'habitude d'aller, le P'tit Ciré, le patron nous a appris que c'était tout à fait normal et que, sans ça, la Bretagne ne serait pas aussi verdoyante. Et que cette pluie était appelée du crachin. Alors oui, les paysages sont beaux et l'eau est presque turquoise à certains endroits, mais soyons honnête, le climat est à chier ! Il y a des moustiques de partout et mes jambes et mes bras ressemblent à un mini parcours de moto-cross.

Tandis que nous sommes assis face à la mer, dans notre bar fétiche, nous regardons l'eau s'agiter à cause des bourrasques. Le menton dans la main, je sirote une bière en me demandant si j'aime ma belle-sœur ou si je la déteste de nous avoir envoyés ici.

La plage devant nous est recouverte d'algues vertes et ça aussi, ce n'est pas très reluisant, mais que ça fait partie du charme de la Bretagne ! D'ailleurs, si j'en crois les dires de Gwenaël, le propriétaire du bar, certaines personnes en mangeraient. Selon lui, c'est juste un attrape touristes parce qu'il ne connaît aucun Breton qui en ait consommé, même pour goûter. Et je comprends pourquoi ! Ce truc vert et gluant s'échoue sur la plage tous les jours et des gens ont pensé que ça serait super de les mettre en bocaux.

Sinon, la gastronomie de la région est tout de même un peu plus raffinée. Entre les galettes, les crêpes et le Kouign-amann, ils ne nous ont pas déçus à chaque fois qu'on y a goûté. D'ailleurs, je pense que j'ai pris quelques kilos et c'est aussi le cas de mon frère.

— Il va faire beau demain, les gars !

Gwen nous apporte une deuxième tournée de bière et s'assoit même avec nous pour en boire une. Il faut dire qu'il n'y a pas foule dans le bar et je suis certain que tout est lié à ce temps de merde.

— Tu as déjà dit ça il y a trois jours ! lancé-je sans entrain.

— Et j'avais raison ! se défend-il.

Je ne réponds même pas. Honnêtement, ces Bretons ont un sérieux problème avec la définition de « beau ».

— Il a fait soleil deux heures !

— Donc je n'avais pas tort, renchérit-il avec un sourire fier.

C'est aussi un autre trait en commun des Bretons. Leur façon de toujours avoir réponse à tout.

Il pleut ?

C'est parce que c'est marée haute !

Le beurre est salé ?

Bien sûr, c'est comme ça qu'il doit être et pas autrement !

Les crêpes sont grises ?

C'est parce que c'est ainsi qu'on les fait. Avec du sarrasin. Sarrasin qui est aussi appelé farine de blé noir, mais les Bretons préfèrent dire sarrasin.

D'ailleurs, ils font tout avec cette farine ! Des crêpes, ou devrais-je dire des galettes, de la bière, du pain, des gâteaux, de la crème pour le visage et tout un tas de choses que je suis certain de ne pas utiliser.

Ah ! Et les mouettes ne sont pas des mouettes, mais des goélands ! Je n'ai toujours pas compris là où se trouvait la différence, mais je me contente de dire : oh ! Regarde l'oiseau ! Comme ça, j'évite tout problème ou coup d'œil de travers. Pour une raison que j'ignore, j'aime quand même cet endroit et je n'ai pas envie que ce soit inscrit sur mon front : TOURISTE. Donc je tente de me fondre dans la masse. De toute façon, il n'y a que ça à faire. Je ne peux même pas me baigner dans l'océan, mais selon les dires de Gwen, lui non plus ne le fait pas.

Un autre truc de Bretons. Seuls les plus courageux, ou fous se baignent.

Pendant que nous parlons de tout et de rien avec notre ami, nous sommes coupés par un appel d'Adrian. En général, ce n'est jamais lui qui téléphone, mais toujours nous pour prendre des nouvelles de nos chiens. En jetant un coup d'œil à l'heure, je me rends compte qu'il est à peine midi, ce qui veut dire qu'il est six heures pour eux. Voilà pourquoi c'est d'autant plus inquiétant.

Il me suffit d'un regard échangé avec mon frère pour que nous pensions la même chose.

Sans attendre, je décroche et porte le téléphone à mon oreille.

— Allô.

— Les chiens vont bien, mais on a un problème Mac !

Je ne sais pas si je dois être rassuré ou inquiet de son appel, du coup. Soulagé parce qu'il ne s'agit pas de nos toutous, mais suffisamment angoissé par la voix et le ton de mon grand frère. Soit il y a un souci avec les Black Hell's, soit il s'agit de notre famille.

— Raconte.

Je sens le regard de Gwen sur moi et je préfère l'ignorer. Il ne me connaît pas si sérieux et concentré, ce n'est pas dans mes habitudes. Alors, il m'observe, sans doute dans le but d'en apprendre plus. Sauf que je parle anglais et je sais que ce dernier est tellement nul avec cette langue qu'il ne comprendra pas un mot.

— On vient d'accepter plusieurs contrats pas tout à fait identiques à ceux qu'on traite en général et je vais avoir besoin de vous.

— Je t'écoute !

— Vous êtes seuls ?

Quand je lui réponds par la négative, il me demande de m'isoler avec mon jumeau et je fais un geste de la tête à James pour que nous nous éloignons de Gwen. Ce dernier comprenant qu'il est de trop nous annonce qu'il revient dans quelques minutes, qu'il doit gérer un truc avec ses serveurs. Je

culpabilise aussitôt de le forcer à déguerpir comme ça, mais je sais aussi que notre aîné a besoin de nous et que nous devons l'aider. Pas une seule fois il a demandé à ce qu'on intervienne dans ses affaires ou celles du club. En général, il préfère, et de loin, nous tenir écartés de tout ça.

Alors, si aujourd'hui nous recevons cet appel, c'est qu'il n'a pas d'autre solution.

— C'est bon, lui annoncé-je.

Je dépose ensuite le téléphone au milieu de la table, prenant garde à ce que personne ne soit autour de nous et active le haut-parleur.

— La demeure de Donafe a été rachetée il y a quelques mois et son nouveau propriétaire semble être une belle pourriture. Presque pire que mon ex-beau-père.

Mon jumeau et moi nous approchons du portable, comme pour mieux entendre ce qu'Adrian a à nous dire et nous concentrons sur chaque information.

— Si au début ce gars-là se faisait assez discret, il y a eu plusieurs disparitions de jeunes femmes dans le coin. Toutes âgées de moins de vingt-cinq ans et, si l'on en croit les photos, elles ont également un physique avantageux.

— Du trafic ? demande James, plus pour lui que pour avoir une réponse.

Il est clair que c'est de ça qu'il s'agit et ça me retourne le bide.

— Oui, sans doute. On compte près de trente gamines disparues en l'espace de deux mois. Six d'entre elles ont entre quinze et dix-sept ans.

Mes poings se serrent sur la table et je reste silencieux. Des enfants, voilà ce qu'elles sont et je trouve ça horrible. Je ne dirais pas que les Black Hell's sont blancs comme neige, mais nous avons une certaine éthique. Les contrats que nous recevons sont triés et analysés. Alors oui, notre principal revenu provient de gages, mais uniquement quand la personne visée le mérite.

Si elle a volé une pomme et que le marchand lui met une cible dans le dos, bien sûr que nous refusons.

Mais s'il s'agit d'un violeur, ou d'un assassin, nous ne cherchons pas longtemps.

— Nous ignorons l'identité de cette personne, reprend notre frère. Il est constamment entouré de gardes et il est impossible de l'approcher. Les documents de cession de la maison ont été signés avec un nom d'emprunt, nous ne parvenons pas à remonter la trace du vrai acheteur.

Voilà qui est intéressant. Le club a de très bons hackers, des gars capables de retrouver n'importe qui et là, ils ne trouvent rien.

— La seule chose que l'on sache, c'est qu'il a acquis une maison en France, en même temps que la demeure de Ferretti.

Je ne pense pas que nous soyons ici pour servir d'indics à Adrian, mais plus il avance dans son récit et plus le doute augmente. Est-ce que je lui en voudrais ?

Je l'ignore.

Si c'est le cas, et que nous sommes en France pour espionner un gars et que mon frère nous y a envoyé dans ce but, sans nous avertir, j'imagine que je l'aurais en travers de la gorge. Pas pour l'avoir fait, mais pour nous avoir caché la vraie raison de notre présence ici.

— À quel endroit se trouve cette maison ? demande James.

Le regard que nous échangeons me confirme qu'il pense à la même chose que moi. Il y a trop de coïncidences pour que ce soit un hasard.

— À quelques kilomètres de votre lieu de résidence.

Le silence qui suit ses mots est sans équivoque. Notre frère, notre club, nous a utilisés en nous faisant miroiter des vacances.

— Les gars ?

— Donc notre été ici n'était qu'un putain de prétexte !

Si mon jumeau commence à jurer, c'est qu'il est très fâché. On n'est pas des enfants de cœur, loin de là, il n'y a qu'à voir d'où on vient, mais nous sommes assez bien élevés. On ne jure pas souvent, que dans de rares cas, on

ne se bat pas, comme les trois quarts des BH et nous n'avons jamais ôté la vie de quiconque !

— Ce n'est pas ça, souffle notre frère à l'autre bout du téléphone.

Je vois qu'il esquiverait bien cette petite dispute en perspective, mais il sait aussi qu'il doit en passer par là s'il veut continuer à nous exposer son plan.

Pour ma part, je ne dis rien. Entre James et moi, je suis le plus sensible et susceptible. Je serais capable de prononcer des paroles que je ne pense pas ou pire encore, de lui proposer d'aller se faire voir et de se trouver d'autres pigeons pour cette mission. Sauf qu'il n'y a pas que notre petit égo qui compte.

On parle là de dizaines de filles, de jeunes femmes, qui ont disparu et qui attendent sans doute de rentrer dans leur famille. Nos états d'âme n'ont pas leur place.

— Alors qu'est-ce que c'est ? renchérit mon jumeau. Tu nous imposes des vacances avant qu'on entre, officiellement, dans les rangs des Black Hell's et le gars que vous surveillez depuis des semaines se trouve, par pure coïncidence, dans la même ville que nous. Tu nous prends pour des crétins, Adrian ?

— Ne va pas trop loin, James !

La tension monte entre les deux et je me vois dans l'obligation de m'en mêler pour faire redescendre tout ça.

— Comprends-nous, c'est quand même gros toute cette histoire et on aurait préféré que tu nous en parles, plutôt que de faire ce coup en douce.

— Je n'ai rien fait de cela, se défend-il. OK, je vous ai envoyé là-bas en connaissance de cause, mais ce n'était pas dans le but que vous soyez confrontés à lui. Je comptais juste vous demander d'entrer dans sa propriété et d'y poser quelques caméras.

— Et pourquoi tu ne nous en as pas parlé avant ?

Mon frère attend visiblement beaucoup de réponses de notre aîné et tant qu'il ne les aura pas, il ne lâchera pas l'affaire.

— Parce que je voulais que vous profitiez de ces vacances !

4

James

La pression a fini par descendre et je me suis quelque peu calmé, même si je suis toujours remonté contre Adrian. Franchement, qu'est-ce que ça lui coûtait de nous avertir de son plan ? Et Jimmy ? Je nous croyais assez proches pour ne pas nous cacher des choses. Semblerait que je me sois trompé !

Tandis que nous sommes avec Mac, dans le salon de notre maison, nous observons les plans posés devant nous. La villa de cet homme mystérieux est immense. Il y a un tas de pièces, de couloirs et d'étages. Je ne sais même pas par où commencer et, si j'en crois le regard sceptique de mon frère, je pense que lui non plus. On n'a jamais eu à faire ce genre de truc. Il y a d'autres membres des Black Hell's beaucoup plus performants pour cette mission.

Là, il nous faut apprendre par cœur ces foutus plans, trouver un fournisseur d'armes et nous équiper suffisamment pour mener un assaut, mais pas trop pour ne pas nous encombrer. Il faut également qu'on pense à un moyen de locomotion.

La maison étant en flanc de falaise, nous pourrions nous échapper par l'océan après avoir descendu ce minable.

Mais si nous devons retrouver de jeunes filles entre ces murs, nous aurons besoin de les évacuer en toute sécurité.

— C'est fatigant ! souffle Mac.

Et je ne lui fais pas dire. Je me concentre de nouveau sur les papiers devant moi et j'essaie d'assimiler chaque entrée, chaque pièce et tous les endroits qu'il nous faut éviter si nous ne voulons pas être coincés. J'observe aussi le jardin et sa configuration. Adrian nous a obtenu des photos satellites assez récentes qui nous aident beaucoup. Si j'en crois ces images, il y a deux portails. Un à l'est de la propriété et l'autre à l'ouest, qui paraît plus petit.

— Ça doit être réservé au personnel.

— Et il y a une cabane avec des gardes aux deux portails.

En effet, il y a des barrières à chaque entrée et un poste de contrôle.

— Par la plage ? demandé-je.

Nous nous avançons vers le centre de la table et regardons de plus près cette troisième entrée. La falaise semble moins haute que celle qui borde notre villa, mais elle reste tout de même impressionnante. Il y a un escalier qui mène jusqu'à la plage et je réalise que si nous pouvons pénétrer sans nous faire repérer, en sortir sera une autre affaire. Nous serions trop à découvert. Les gardes n'auraient qu'à se placer en haut des marches et tirer sans avoir à nous courir après.

— Trop dangereux, dis-je finalement en expliquant à mon frère les complications possibles.

— C'est la merde !

Durant les dix minutes qui passent, pas un de nous deux ne parle et nous nous contentons d'étudier la propriété dans son ensemble.

— Regarde là !

Mac pointe une maison sur la carte et je ne comprends rien avant qu'il ne se décide à m'expliquer.

— La haie qui entoure le jardin semble moins haute de ce côté, et la villa voisine possède un balcon qui fait presque tout le tour.

— Je vois !

Une chose est sûre, c'est qu'on a besoin d'aller sur le terrain pour en apprendre plus. Juste en regardant des photos et des plans, on ne peut pas espérer sortir de là vivant. Déjà, y entrer serait une grosse épreuve.

— Il faut qu'on se renseigne sur le propriétaire et qu'on voie si la villa est occupée. Si ce n'est pas le cas, qu'il n'y a personne dedans, on tentera de la louer pour quelques jours.

— Ça, c'est la manière légale, lancé-je en souriant.

— Oui, dans le cas où l'on ne peut pas payer pour l'occuper, on la squattera tout simplement.

Je n'ose pas lui demander ce que nous ferons si cette baraque est habitée. Parce qu'en plus de devoir nous charger de ses habitants, sans leur faire trop de mal bien sûr, nous devons aussi nous assurer que le personnel ne s'aperçoive de rien. Et les caméras. Voilà encore un souci supplémentaire.

— Donc, le programme d'aujourd'hui c'est d'aller faire de la surveillance d'une maison qui nous servira à surveiller une autre demeure ?

— Oui, c'est tout à fait ça.

— Et comment on procède ?

— On va déjà aller se promener par là-bas.

Dix minutes plus tard, nous sommes habillés pour affronter le crachin breton et chevauchons les deux motos que Jimmy nous a fait livrer le lendemain de notre arrivée ici. Si elle pensait que nous pourrions les utiliser pour faire de grandes balades le long de mer, elle s'est gourée. La seule chose que nous faisons avec, c'est aller jusqu'au bar de Gwen et rien d'autre.

Les motos ne sont pas de celles que nous avons l'habitude d'utiliser, pas des customs, mais plutôt un genre de bécanes cross. Avec ça, on se fait moins remarquer que quand on se déplaçait dans les rues de Blackdale, malgré leur bruit pétaradant.

Je suis en tête sur la route qui mène à la villa que nous avons pour objectif d'habiter et je tente de me remémorer le chemin. Je n'ai pas de GPS, mais j'ai appris par cœur le trajet. Il faut que nous soyons en mesure de nous échapper et de savoir où nous allons et pour ça, il faut que notre cerveau ait assimilé l'itinéraire.

Pour aujourd'hui, le but est de passer pour de simples touristes qui se baladent. Si j'ai bien étudié les plans, il y aurait une petite route qui mène à une plage publique dans cette même rue. Nous n'aurions qu'à faire mine de le chercher. Ça expliquerait notre manière insistante de regarder le voisinage.

Il ne nous faut qu'une quinzaine de minutes pour arriver sur les lieux. Nous passons le chemin qui serpente jusqu'à la plage et nous nous arrêtons une centaine de mètres plus loin, pile-poil devant la villa voisine de celle de notre cible. Nous ne risquons pas d'éveiller les soupçons de l'homme que nous devons descendre, les deux maisons se trouvent à près de cent mètres l'une de l'autre.

Laissant tourner le moteur de ma moto, j'attends que mon frère se gare à côté de moi et je retire mon casque. Quand il en fait de même, je sors mon portable et fais mine de taper dessus.

— On ne voit pas grand-chose, dit-il en observant très discrètement la maison que nous visons pour une occupation provisoire.

Je ne peux qu'être d'accord avec lui. La haie est haute et dense et je me demande comment on va faire pour y entrer. D'où nous sommes, la seule chose que je suis en mesure de voir, c'est une partie de la terrasse et une fenêtre dont le volet semble clos.

Sauf que ça ne prouve rien du tout.

Une ouverture sur des dizaines n'est pas une donnée assez fiable pour que l'on puisse se baser dessus.

— On ne pourrait pas tout simplement aller se louer un bateau ?

La question de mon frère est pertinente et je pense que c'est, en effet, notre seul moyen d'avoir les réponses à nos interrogations. Dont la principale est : est-ce que cette foutue villa est occupée ?

— Je crois que nous n'avons pas vraiment le choix !

Nous reprenons la route après avoir trouvé une société de location de bateau à quelques kilomètres d'ici et nous nous y rendons sans attendre.

Sauf que plus cette affaire avance et plus nous nous éloignons du problème principal : réussir à rentrer dans la maison de notre cible. Si mon frère nous voyait, je crois qu'il se foutrait bien de nous. Si nous sommes des Black Hell's, il est clair que nous n'en avons pas du tout l'étoffe. Il nous faut

encore trouver une personne pouvant nous fournir des armes et ça, sans laisser aucune trace.

Le cabanon de location de bateau se situe à l'entrée d'un ponton et nous nous garons directement devant. Par chance, le temps semble avec nous et le crachin s'est enfin arrêté de tomber. Nous descendons de nos motos, leur mettons la béquille et laissons nos casques accrochés sur le guidon.

— On ne devrait pas les emmener avec nous ? demande Mac.

— Si tu vois une quelconque menace, vas-y, prends-le !

Il tourne sur lui-même et quand il se rend compte qu'en effet, il n'y a pas un chat, il abandonne la bécane et avance vers la petite cabane. J'avise les quelques bateaux qui sont amarrés au ponton et j'en vois un qui me plaît particulièrement. Il est assez grand pour que nous ne passions pas pour des touristes et assez large pour nous permettre d'y rester quelques heures sans nous marcher dessus, mon jumeau et moi.

De plus, il n'y a pas le logo du locataire sur la coque et ainsi, nous pourrions être assez discrets.

— Bien le bonjour ! s'exclame le marchand en sortant de son abri. Je peux vous aider ?

— On voudrait louer un de vos bateaux, M'sieur !

Je salue l'homme d'un geste de la tête et ce dernier nous demande de rentrer dans sa bicoque pour que nous puissions en discuter. L'intérieur ne paye pas de mine et tous les murs sont recouverts de photos allant de la petite barque à l'immense voilier. A côté, sont affichés les prix et pour certains, il nous faudrait travailler quelques mois pour le louer.

— Quel genre de bateau ?

Quand je réalise que mon frère ne dit rien, je m'avance vers le petit bureau et je prends la parole.

— On ne s'y connaît pas vraiment. On veut juste de quoi aller pêcher en bordure de côtes.

Tandis qu'il me déballe un nombre impressionnant de mots, de jargons du milieu et de modèle de bateau, je décroche. Il me parle de motorisation, de chevaux, de papiers et de caution. Sauf qu'il va tellement vite que je ne comprends rien.

— Je veux celui-là ! indiqué-je en pointant la photo de l'embarcation que j'ai déjà repérée.

— Il va falloir que je voie votre permis pour celui-là !

Me tournant vers Mac, je l'interroge du regard et quand il secoue la tête, je réalise que lui non plus ne sait pas de quoi je parle.

— Un permis ?

— Oui, un permis bateau, un côtier si vous voulez sortir en mer et ne pas rester juste dans le port.

— Nous n'avons pas ça.

Le silence qui s'ensuit est équivoque. Ce mec nous prend pour des crétins. Si nous étions faits dans le même bois que tous les Black Hell's, il est clair qu'on aurait déjà un flingue braqué sur la tempe du gars. Ou nous aurions attendu la nuit pour venir voler un bateau tout simplement. Sauf que nous ne sommes pas comme eux et que nous aimons faire les choses le plus légalement possible.

Bien que tuer un homme ne soit pas autorisé. Ni ici, en France, ni chez nous.

— D'accord, j'ai bien quelque chose qui pourrait vous aller, mais il ne faut pas être trop loin du rivage et aucune sortie n'est autorisée si le temps ne s'y prête pas.

— Ça nous va ! s'empresse d'ajouter mon frère.

Au point où nous en sommes, je crois que nous serions prêts à tout pour mener cette mission à bien. Pour le moment, nous sommes très mal barrés.

— Ouais ! On prend !

— Super, demain le temps sera clément pour une sortie pêche !

Nous sommes partis juste après avoir réglé les derniers détails de la location et signé le contrat. En arrivant à nos motos, étant donné l'heure tardive, nous avons décidé d'aller rendre visite à Gwen. On s'est dit qu'une pause ne nous ferait pas de mal et maintenant que nous avons un semblant de plan, nous pouvons souffler un peu.

Demain, à l'aube, nous devons récupérer notre bateau et nous devons juste trouver quelqu'un qui pourrait nous prêter deux cannes à pêche. Et qui est le mieux placé pour cela ?

Sans aucun doute le patron du bar et sa passion pour ce sport.

Enfin, mon frère et moi ignorons que cela était un sport jusqu'à ce qu'il nous le dise et nous rabâche à quel point c'était si génial. Nous nous sommes bien moqués de lui ce soir-là, mais aujourd'hui, il va falloir qu'on la joue fine si l'on ne veut pas éveiller ses soupçons.

— Hey ! Salut, les mecs ! Vous êtes partis comme des voleurs hier !

Gwen nous accueille de derrière son comptoir et nous avançons vers lui avec un grand sourire. Mac s'assoit sur un tabouret et je l'imite après avoir tapé dans la main que me tend le patron.

— Comme d'habitude ? Un petit chouchen ?

Je ne peux m'empêcher de faire la grimace en entendant le nom de cette boisson bretonne. Cet idiot nous a servi ça lors de notre première visite et ça aurait pu être un motif pour ne jamais remettre les pieds ici. Il nous en avait sorti un grand verre, rempli à ras et dès la première gorgée, j'ai su que je ne pourrais pas en prendre une autre.

Le goût est tellement sucré que j'avais l'impression de boire du miel pur.

Moi j'aime l'amertume d'une bonne bière blanche, ou une brune avec du caractère. Mais sûrement pas quelque chose comme ça.

— Trou du cul ! envoie mon frère en réponse.

Nous n'avons pas besoin de lui dire ce que nous souhaitons boire. Depuis deux semaines que nous avons investi les lieux, nous prenons toujours la même chose. De la bière.

Tandis qu'il nous sert, Mac me jette un regard et je comprends qu'il veut que je lance la conversation.

— Dis-moi, tu ne saurais pas où on peut se dégoter deux cannes à pêche pour demain ?

Alors qu'il revient vers nous, avec nos verres, il nous observe, sceptique.

— Vous vous foutez encore de moi, c'est ça ?

Mon frère se marre franchement et moi je me contente de lui sourire.

— Pas du tout, on a même loué un petit bateau demain pour tester. Honnêtement, je ne crois pas qu'on va pêcher quoi que ce soit, mais on est partant pour essayer.

— Et vous ne pouviez pas me demander, j'ai tout ce qu'il faut et j'aurais pu vous accompagner.

— On ne voulait pas te déranger, s'empresse de dire mon jumeau.

— Ouais, de toute façon j'ai une tonne de choses à faire cette semaine.

Gwen pousse un long soupir et je me promets de l'interroger sur cette charge de travail qui semble un peu lui peser. Intérieurement, je remercie mon frère de nous avoir sauvé les miches en feignant que nous ne voulions pas abuser de son temps.

— J'ai quelques vieilles cannes pour vous initier à la pêche. Je les laisserai sur la terrasse du bar après le service, vous n'aurez qu'à les prendre avant d'aller récupérer votre bateau.

La fin de soirée se déroule plutôt bien et nous restons assez sages pour être en forme pour le lendemain. À vingt et une heures, nous rentrons à la villa et nous nous commandons deux énormes pizzas avant de nous poser devant un film. Pendant ce temps, nous parlons avec Adrian, par le biais de SMS et quand il nous interroge sur l'avancement de notre mission, nous ne savons pas vraiment quoi lui annoncer.

Bien que ce genre d'enquête demande beaucoup de temps et de patience, j'ai un peu honte de n'avoir rien à apprendre à mon frère.

Finalement, nous optons juste pour une réponse courte et simple.

« Ça va, on devrait en savoir un peu plus d'ici un jour ou deux. »

5

Mac

Nous avançons sur le ponton de location de bateau alors que le jour n'est même pas encore levé. Je tiens un sac à dos avec de quoi boire et manger pour la journée, tandis que mon frère porte les cannes à pêche que Gwen nous a prêtées, ainsi qu'une caisse avec tout le nécessaire pour sortir de gros poissons de l'eau.

— J'espère que vous allez ramener quelque chose, se marre le type qui marche devant nous.

— Ouais, réponds-je alors que je ne suis pas tout à fait réveillé et qu'il se fout littéralement de nous.

Il doit être tout juste six heures du matin et je me demande vraiment si se lever si tôt était nécessaire. En plus, ce n'est pas comme si on allait pêcher pour de vrai. On va juste aller se poster devant les deux villas qu'il nous faut surveiller et déplier les cannes pour donner le change. En aucun cas, je ne compte ramener du poisson à la maison ce soir, je ne saurais pas quoi en faire.

— Et voilà la bête !

Nous nous arrêtons tous les trois devant un bateau et je fixe l'engin en me demandant si on nous fait une mauvaise blague. Je ne regarde pas James qui doit avoir la même expression que moi sur le visage et j'hésite entre exploser de rire ou pleurer.

Alors que le mec nous parle de la manière de l'allumer, des boutons que nous pouvons toucher et de l'allure maximum à laquelle nous pouvons aller, je n'écoute rien.

J'observe la coque d'un vert éclatant, les quatre petits sièges et le minuscule volant. Ensuite, je me tourne vers les autres bateaux et je réalise que le nôtre n'a pas de moteur à l'arrière.

— Où est le moteur ? l'interroge mon frère, ses pensées faisant échos aux miennes.

— C'est un électrique, il est caché dessous. Je l'ai mis à charger toute cette nuit, si vous tombez en panne, vous avez deux rames sur le côté et mon numéro est inscrit ici en cas de souci, lance-t-il en pointant un panneau avec plusieurs contacts d'urgence.

S'il y a un moteur, c'est déjà bon signe, nous n'aurons pas à pagayer toute la journée, mais sa manière de nous préparer à un éventuel problème ne me rassure pas vraiment.

Quand nous montons dans le bateau, après avoir entreposé nos affaires sur les deux sièges à l'arrière, nous écoutons l'homme nous donner les instructions pour le démarrer et il n'y a rien de bien compliqué à ça. Juste tourner une clef dans le Neiman.

— Avec ça, vous ne pouvez pas aller en pleine mer, hein ! Je crois que je vous l'avais dit. Vous devez rester à un kilomètre des côtes et ne pas vous éloigner du port.

Je lève le pouce en direction du gars, mais je ne lui dis pas que nous comptons aller bien plus loin que ce qu'il nous autorise. Mon frère allume les moteurs et alors que je m'attendais à un énorme bruit et des vibrations dans toute la coque, nous entendons juste un ronron très faible.

— Allez, je vous enlève les cordes, soyez de retour pour dix-huit heures.

Dès que le bateau n'est plus attaché au ponton, mon frère pousse le levier en douceur pour ne pas partir trop rapidement, mais même en deuxième nous nous éloignons à peine du bord.

— C'est quoi ce truc ? grogne-t-il entre ses dents.

Il augmente un peu la vitesse et nous devons être à fond pour avancer. Je pense que nous naviguons à quinze kilomètre-heure, tout au plus, et je me dis que nous ne sommes pas arrivés à destination.

— Est-ce que tu crois qu'il nous a arnaqués ?

— Il nous a surtout pris pour des idiots, réponds-je en croisant les bras sur mon torse.

Pendant que mon frère pilote le bateau, il attrape son téléphone et ouvre son GPS pour nous indiquer la direction à prendre pour rejoindre les deux villas. Si notre but premier est de surveiller celle que nous voulons occuper, nous ne sommes pas contre obtenir quelques informations sur l'autre.

Presque une heure trente plus tard, nous arrivons enfin là où nous le souhaitons. Mon frère, s'ennuyant de conduire cette barque, a décidé de passer sur les sièges arrière pour fouiner dans la caisse que nous a prêtée Gwen. Maintenant, il s'affaire à suivre un tuto sur internet pour monter une ligne de pêche. Il a accroché un truc qui ressemble à un poisson, mais en caoutchouc et semble assez content de lui.

— Qu'en penses-tu d'ici ? lui demandé-je en coupant le moteur.

— Ça devrait le faire, on voit bien les maisons.

Il est vrai que, si les constructeurs ont réfléchi à éloigner les habitations de la rue principale, pour une question de vis-à-vis, ils n'ont pas réalisé que, de l'océan, on avait une vue directe sur celles-ci. D'ici, nous pouvons voir les deux villas dans leur entièreté et même leurs jardins et notre première constatation, c'est que tous les volets de la maison voisine sont clos.

— Ça semble inoccupé.

— Il est sept heures quarante-cinq, Mac, il n'y a que nous qui sommes debout à cette heure-là. Pour peu qu'ils aient fait la fête hier, ils ne sont pas près de se réveiller.

Quand il commence à se plaindre de s'être levé si tôt pour rien, je lui rappelle que nous devons tout de même être attentifs à tout mouvement autour de la demeure.

— On doit noter les heures d'arrivée du personnel, du jardinier et de n'importe qui venant faire l'entretien de la maison.

Parce qu'une chose est sûre, qu'elle soit occupée ou non, cette villa est forcément entretenue par quelqu'un.

— Alors, plus qu'à pêcher un peu !

Mac se concentre sur l'endroit où il doit poser ses doigts sur la canne, tout en regardant une vidéo sur son téléphone et quand il s'apprête à lancer le

faux poisson à l'eau, il manque de m'arracher un œil.

— ATTENTION, CRETIN !

Heureusement que mon réflexe de baisser la tête m'a sauvé et, au lieu de s'excuser, il se marre comme un idiot.

Pendant les deux heures qui suivent, je positionne le bateau pour avoir toujours les deux villas dans mon champ de vision, mais aussi mon frère pour ne pas éveiller les soupçons en regardant trop fixement la côte.

Mac s'éclate comme un enfant à jeter son poisson et à le ramener, avant de recommencer. J'ai beau lui dire qu'il faut qu'il le laisse dans l'eau et qu'il attende, il me soutient qu'il devait toujours être en mouvement.

— Le but c'est que les poissons pensent que c'est une proie et qu'ils lui nagent après !

— Si tu le dis !

— C'est Gwen qui m'a expliqué ça tout à l'heure. Je lui ai envoyé un message pour lui demander.

Je n'insiste pas et me concentre sur la villa de notre cible. D'ici, je peux apercevoir des hommes tourner dans le jardin. Hier, nous avons vu deux postés à chaque entrée et maintenant, ils font des rondes. Qui que soit cet homme, il a une sacrée protection autour de lui et je commence à me demander si, à deux, nous serons capables d'entrer là-dedans.

Je note les heures de passage de chaque personne sur l'arrière de la demeure et je me rends vite compte qu'ils font des tours toutes les trente minutes.

— C'est largement suffisant pour accéder à la maison si nous arrivons par la mer.

— De quoi ? demande Mac.

— Rien, lancé-je en m'installant plus confortablement sur mon siège.

Il ne cherche même pas à en savoir plus et se remet à pêcher. Je pourrais mal prendre le fait qu'il me laisse gérer la surveillance, mais ce n'est pas le cas. Tant mieux s'il s'amuse un peu et de plus, il nous donne une très bonne raison d'être ici. Nous n'avons même pas à faire semblant.

Vers onze heures, Gwen nous appelle pour savoir si la pêche est fructueuse, si nous avons réussi à nous en sortir et ne pas lui perdre une canne. Je ne participe pas à la conversation et me contente d'observer le rivage. De là où je suis, je ne peux apercevoir que des silhouettes, mais je pourrais parier avoir vu une femme à l'étage de la villa de notre cible. Je ne sais pas s'il s'agit d'une des filles disparues ou bien de la maîtresse des lieux, mais elle avait l'air d'aller bien. Du moins, c'est ce qu'elle dégageait de par sa démarche.

— D'accord, du coup, il faut que je change de poisson.

— Oui, et ça s'appelle un leurre. Tu as dû prendre celui qu'on utilise pour la pleine mer, là il t'en faut un pour la pêche en bord de rivage.

Je les écoute d'une oreille et quand je remarque mon frère si attentif, je me dis qu'il s'est peut-être découvert une passion. Je m'apprête à le charrier sur le sujet, mais un camion avance dans l'allée de la propriété. Je ne parviens pas à lire un mot de ce qui est écrit dessus, mais je décide d'utiliser mon téléphone à bon escient.

Visant mon frère, qui est toujours en conversation avec notre ami, j'ouvre l'application photo et fais mine de prendre des clichés de lui. Cet imbécile, pensant que je suis vraiment en train de le mitrailler lui, se met à poser devant l'objectif. Je ne relève même pas et le laisse faire le pitre. Encore une fois, il me donne toute la crédibilité dont j'ai besoin pour faire ce que je souhaite.

Je fais le plus de clichés possibles en zoomant au maximum et je réalise qu'il s'agit d'une camionnette de traiteur. Je ne peux pas lire le nom de l'entreprise, mais le logo d'une assiette et de couverts est déjà un bon indice pour mes futures recherches.

Pendant les deux heures qui suivent, je ne perds pas une miette de tout ce qui se déroule sous nos yeux. Mon frère, à qui j'ai fait part de mes observations, est lui aussi plus aux aguets tout en continuant de pêcher. De notre point de vue, je remarque que le camion a été déchargé de divers matériaux et qu'après son départ, il ne lui a pas fallu longtemps pour revenir de nouveau rempli à ras bord.

J'ai également eu le temps de faire des recherches sur internet pour découvrir à quelle société ce logo appartient.

Carnac Traiteur Service est une entreprise spécialisée dans les prestations haut de gamme. Ils organisent réceptions, mariages et ce genre de trucs. Ce qui me laisse donc penser que dans quelques jours, cette villa recevra des invités pour une fête.

Alors, dans les films, il suffit d'infiltrer l'équipe de serveurs pour accéder à la maison, mais dans la réalité, je ne suis pas certain que ça fonctionne. Déjà, il faudrait qu'on se fasse embaucher, qu'on fournisse de faux papiers, qu'on arrive à entrer des armes dans les murs de cette maison et tout un tas de détails auxquels on devrait penser.

Sauf, qu'à l'heure actuelle, on n'a pas de meilleur plan.

Les yeux dans les vagues, je réfléchis à ce que nous avons comme options et je me rends compte qu'on ne va pas pouvoir faire les difficiles.

— À quoi tu penses ?

— Il faut qu'on arrive à entrer dans cette propriété et je me demande si on ne peut pas le faire en nous faisant embaucher par le traiteur.

— Tu regardes trop de films ! s'exclame James.

— J'essaye de trouver une solution ! D'ailleurs, je suis le seul à y penser !

— Pas du tout ! Je réfléchis à un plan depuis ce matin moi aussi.

— Super, alors vas-y, expose-moi ton idée !

Il me parle d'attendre qu'un jardinier quitte son lieu de travail, après sa journée et que nous le kidnappions quelques jours, le temps d'infiltrer la villa pour pallier son absence.

— Plus on s'en prend à des personnes, même sans leur faire de mal et plus ça sera compliqué pour être discret. Si on se fait passer pour de nouveaux jardiniers, les gardes vont se méfier de nous jusqu'à ce qu'on ait leur confiance.

— Alors qu'être dans l'équipe des traiteurs n'éveillera pas leurs soupçons ? renchérit-il.

— Si, mais nous ne serons pas les seuls. Il y aura un tas de nouveaux à surveiller. Les gardes ne pourront pas tous nous garder sous leurs radars.

— Je vois. On doit juste se fondre dans la masse.

— Oui, et si je n'arrive pas à m'éclipser, tu pourras le faire. Ou vice versa. Je n'en sais rien.

Ce soir-là, quand nous déposons le bateau au port, nous sommes fatigués comme si nous avions passé une journée à faire du sport et je dois reconnaître que l'air marin y est sans doute pour quelque chose. Nous répondons à peine à l'homme qui vient récupérer son embarcation et nous contentons de retourner à nos motos.

J'aurais bien aimé aller voir Gwen pour lui rendre son matériel et papoter avec lui, histoire d'en savoir plus sur Carnac Traiteur Service, mais je n'en ai pas la force.

Je veux juste rentrer à la maison, manger un bon repas que la cuisinière aura laissé au frigo et aller me coucher. Voilà un programme pour une journée très fatigante. Je ne pourrais vraiment pas être paparazzi ou une connerie dans le genre.

Mais cette journée nous a appris trois choses : les tours de garde, l'organisation d'une potentielle fête et le fait que la maison voisine n'est pas habitée, ni même visitée par du personnel.

6

James

Le lendemain de cette excursion en mer, nous nous levons vers neuf heures et nous nous mettons directement au travail. Si mon frère a relevé un nombre impressionnant de renseignements en une journée, il faut maintenant que nous décortiquons tout ça, à commencer par établir un vrai plan.

— Si nous arrivons à nous faire embaucher par l'entreprise de traiteur, il faudra qu'on ait un moyen de fuir.

— Deux options ne seraient pas de trop.

— Alors, il faudra qu'on se garde les clefs du camion et...

— Qu'on amarre une embarcation sur la plage de la villa voisine.

Sauf qu'il faut qu'on dégote un bateau qui soit suffisamment grand pour nous accueillir nous et peut être quelques filles que l'on pourrait trouver là-bas. Mais quelque chose qui avance plus vite que notre barque !

— Ouais, la plage privée de la maison d'à côté est une bonne idée. C'est assez près pour qu'on n'ait pas à courir pendant des heures et accessible à pied.

— Je suis étonné que tu ais « remarqué » quelque chose hier ! attaque Mac.

Sauf que je ne relève même pas sa pique. Il sait très bien que, si j'ai passé ma journée à pêcher, j'ai analysé chaque détail tout aussi bien que lui.

— Il y aura toujours le problème de ne pas se faire canarder pendant la descente jusqu'à la plage, lancé-je en soufflant.

— Une diversion, suggère mon frère.

— Une bombe, pensé-je à voix haute.

Le sourire que nous échangeons n'est pas celui de deux jeunes hommes tout à fait sains d'esprit, mais nous sommes des Black Hell's avant tout.

— Il nous faut des armes et pour ça, nous avons besoin d'Adrian. Il a suffisamment de contacts dans le monde entier pour nous trouver un vendeur.

Et je ne peux qu'être d'accord avec Mac. Même si notre fierté nous freine et que nous n'avons pas envie de lui demander de l'aide, nous n'avons plus d'autre choix que de l'appeler.

Le soir même, nous sommes dans la partie la plus reculée d'une zone industrielle. Il n'y a pas un chat autour de nous et je me demande si l'on ne s'est pas fait rouler. L'entrepôt devant nous me paraît abandonné depuis des lustres et les hautes herbes qui l'entourent lui donnent un air sinistre.

— Il est quelle heure ? interrogé-je Mac.

— L'heure qu'ils soient arrivés depuis un quart d'heure déjà, grommèle-t-il.

Soit dix-neuf heures quinze. Si nous avions été chez nous, je serais reparti et n'aurais pas attendu plus de deux minutes, mais nous n'avons pas vraiment eu le choix. Nous avons rendez-vous avec la seule personne que Jimmy connaisse en France, capable de nous vendre des armes non tracées et en quantité suffisante.

Pour l'occasion, nous avons même emprunté la voiture de Gwen, lui promettant de lui filer un coup de main au bar pour le remercier. On aurait pu prendre les motos, mais, en plus de ne pas être pratiques, elles n'auraient pas aimé l'heure et demie de route qui nous séparent de Carnac.

— On doit rendre la voiture dans moins de deux heures !

Je commence sérieusement à me demander si on n'a pas été pris pour des idiots quand j'aperçois des phares au loin.

— Ils arrivent, lance mon frère pour tenter de me détendre un peu.

Mes nerfs sont à fleur de peau et j'inspire pour essayer de me calmer. Ce n'est pas le moment d'être énervé et encore moins de le montrer. Je ne connais pas ces gars et je ne sais même pas à quoi on doit s'attendre. Toute cette rencontre repose sur la parole de Jimmy. Nous sommes là, sans plans, sans armes et sans foutues idées de l'issue de ce rendez-vous. Est-ce que ce n'est pas un peu suicidaire de notre part ?

— Putain ! grondé-je entre mes dents quand je réalise l'absurdité de tout ça.

— Calme-toi, me supplie mon frère en se balançant d'un pied à l'autre.

Plus facile à dire qu'à faire.

Dès que la voiture se gare devant nous, j'observe la berline noire aux vitres teintées et je me dis qu'on doit vraiment passer pour des petits joueurs avec notre véhicule. Avant aujourd'hui, je n'avais jamais vu une Yaris de ma vie et c'est à peine si mon frère et moi pouvons rentrer dedans.

Les portes-passagers s'ouvrent et tout de suite nous sommes mis dans le bain.

— T'ES UN PUTAIN DE CON !

— ET TOI UNE CHIEUSE !

— QUAND JE TE DIS QUE C'EST À DROITE ! C'EST QUE C'EST À DROITE, TROU DE BALLE.

Nous regardons le spectacle de ces deux personnes et la pression redescend immédiatement en moi. L'homme et la femme qui nous font face doivent avoir la trentaine, à peine, et ils n'ont rien de marchands d'armes. Je veux dire, chez nous, en Amérique, ces gens-là sont effrayants, ou du moins ils tentent de l'être. On sent le danger quand on les côtoie, on en a la chair de poule.

J'ai assisté une fois à une transaction entre mon frère et un de ses contacts pour acheter de nouveaux flingues et franchement, ces gars-là n'avaient rien à voir avec ces deux jeunes gens. Seule la voiture est similaire.

— Ferme là, maintenant, tu te donnes en spectacle.

Quelques secondes plus tard, nous nous faisons face tous les quatre et je suis le premier à briser le silence. Je tends la main à l'homme en premier et me présente.

— James !

Le gars me rend ma salutation et m'imité.

— Jacob et voici ma sœur, Karine.

J'offre ma poigne à cette dernière, accompagnant mon geste d'un hochement de tête et j'attends que mon frère en fasse de même.

— Jimmy nous a dit que vous aviez besoin de quelques jouets ?

— Oui, qu'est-ce que vous avez à nous proposer ? demande mon jumeau.

— Venez ! nous lance la jeune femme en se dirigeant vers la voiture.

Nous la suivons jusqu'à l'arrière du véhicule et j'observe le moindre de leurs faits et gestes. Jacob ouvre le coffre et il n'y a rien d'autre qu'une caisse en bois remplie de chiffons sales, de bidons d'huile et de câbles. Pas l'ombre d'une arme.

Le jeune homme attrape la cagette par les poignées et la dépose au sol. Pendant ce temps, sa sœur soulève le fond du coffre et mes yeux s'agrandissent de stupeur devant la collection de flingues et de fusils en tous genres.

— Beretta, HK 416 F, Kalachnikov, grenades, qu'est-ce qu'il vous faut, messieurs ?

Garés devant la maison, nous attendons dans le véhicule comme deux idiots. Sous le siège arrière, il y a suffisamment d'armes pour descendre notre cible et tous ses gardes, ça ne fait pas de doute. Il y en a peut-être même plus qu'il n'en faut, mais vaut mieux prévoir plutôt que d'en manquer.

La transition s'est déroulée comme sur des roulettes et il nous reste une quinzaine de minutes avant d'aller rendre sa voiture à Gwen.

Le seul hic et ce à quoi nous n'avons pas pensé, c'est que dans la maison, il y a encore la cuisinière. Je ne sais pas vraiment ce qu'elle fout encore là à cette heure, mais elle devrait être rentrée chez elle depuis un moment.

— Je vais y aller, lancé-je à mon frère en sortant.

— J'attends ici.

Je ne réponds pas et me contente de hocher la tête. Ce n'est pas dans les habitudes de cette femme de traîner le soir et je me dis qu'il a dû lui arriver

quelque chose. J'attrape un Beretta par la porte arrière de la Yaris et je le glisse dans le passant de mon jean. Une fois certain qu'il n'est pas visible, je marche vers la maison comme si de rien était.

Dans la cuisine, je trouve, Madame Potin, en train de remuer un ragoût où je ne sais pas trop quoi et je fronce les sourcils.

— Vous êtes encore là, Madame ?

— OH ! Monsieur James ! s'exclame-t-elle en posant une main sur son cœur et en se retournant brutalement. Vous m'avez filé la trouille !

Je m'excuse auprès d'elle et m'assois sur un tabouret, de l'autre côté de l'îlot, avec autant de naturel que je peux en sachant que je porte une arme dans mon dos.

— Je vous attendais justement, reprend-elle. Je dois m'absenter quelques jours, ma fille est malade et je dois m'occuper de mes petits-enfants.

— D'accord, M'dame.

— Je peux vous trouver une remplaçante.

Quand je lui indique que ça ne sera pas nécessaire, elle hoche la tête, me remercie et renverse son plat dans des barquettes en aluminium.

— Je vous ai cuisiné des repas d'avance, ils sont au congélateur. Tout est inscrit dessus. Ce que c'est, le nombre de parts et les consignes pour le faire réchauffer.

Dès qu'elle passe le portail, nous nous affairons à rentrer toutes les armes dans la maison. Nous les dispersons dans nos deux chambres, le seul endroit où le personnel n'a pas accès. Nous avons demandé, à notre arrivée, à ce que les femmes de ménage ne viennent pas ici. Pas que nous aimions le désordre et la saleté là où nous dormons, mais il n'est pas utile de nettoyer nos chambres tous les jours.

Et puis, nous sommes encore capables de le faire nous-mêmes de temps à autre.

— Allons rendre la voiture à Gwen, lance mon frère en redescendant les escaliers.

Je le suis à la trace, accélérant le pas vu le peu de temps qu'il nous reste et ayant déjà bien abusé de sa gentillesse.

— Crois-tu qu'il va nous demander de faire le service pendant sa soirée de la semaine prochaine ?

— Aucune idée, mais ça pourrait être cool.

Tandis que nous grimons dans la Yaris et que mon frère démarre, je m'imagine à cette soirée et c'est vrai, ça pourrait être sympa. Il organise un grand concert avec un chanteur, paraît-il, assez connu en France, et nous a promis que les touristes seraient de la partie.

— Je viens de finir mes études de médecine et je vais servir des bières à une soirée avec plein de petits jeunes.

— Et moi alors ? Je devrais être à bosser sur les quelques affaires que le club a sur le dos, pas à faire ce genre de chose, renchérit James.

— Imagine que ça nous plaise tellement et qu'on décide d'ouvrir notre bar en rentrant !

Je me marre en disant cela, mais mon frère paraît tout à fait sérieux quand il répond :

— On pourrait faire les deux ! Toi docteur le jour, moi avocat et le soir, on serait derrière un comptoir à servir des cocktails et des bières.

— Au QG ?

— Non, un truc à nous, hors du club.

Tout le reste de la route, je réfléchis à ce que m'a suggéré mon frère, et j'avoue que cela me tente beaucoup. Ça sera sûrement du travail, de l'investissement, mais nous ne sommes pas faits pour devenir des Black Hell's de terrain. Il n'y a qu'à voir cette mission. Nous allons devoir parler à Adrian de notre désir de ne plus être autant impliqués que ce qu'on lui avait dit. Alors, oui, nous pouvons être avocats et médecins pour eux, quand ils en ont besoin, mais le reste du temps, il nous faudra de quoi nous occuper.

7

Mac

Une chose est sûre, c'est que nous jouons très bien la comédie. À ce niveau-là, nous pourrions devenir acteurs, il n'y a pas de doute.

— Est-ce que tu nous vois enfilez des costards ?

James paraît avoir les yeux prêts à sortir de sa tête et je ne dois pas être mieux, bien que je tente de calmer un peu mon jumeau pour tempérer la chose. Le but n'est pas que Gwen retire sa proposition, juste qu'il pense que nous n'en avons pas vraiment envie.

— Vous étiez OK, tout à l'heure.

Cet idiot a un sourire qui lui monte jusqu'aux oreilles, signe qu'il est bien conscient que ce qu'il nous demande ne nous correspond pas vraiment.

— Oui, mais on ne pensait pas à ça. Plutôt à la soirée que tu organises le week-end prochain.

— Vous faites bien de m'en parler ! Je vais aussi avoir besoin de quelques bras en plus.

Je sais bien qu'il nous charrie, mais je peux deviner qu'un peu d'aide ne serait pas de trop.

— Qu'est-ce qu'il faudrait qu'on fasse ? demandé-je en soufflant de lassitude.

Je joue le gars qui se résigne et mon frère se lève pour faire les cent pas. Je me dis qu'il en fait un peu trop et je tente de capter son regard pour le faire redescendre.

— Vous êtes américains et si j'ai bien compris, ce client l'est aussi, ainsi qu'une partie de ses invités. Mon frère ne trouve pas grand monde capable de parler couramment votre langue, donc...

— Donc tu veux qu'on devienne serveurs, juste parce qu'on est bilingue ! dis-je.

— Quelque chose comme ça !

— Mais on est peut-être nuls dans ça !

— Tu sais porter un plateau et sourire ?

— Bien sûr, se vexe James.

Gwen ne répond rien et hausse seulement les épaules pour nous faire comprendre qu'il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Vendu, alors !

Il tape dans ses mains, comme si nous avions accepté le marché et sort trois verres à shooter qu'il remplit d'un liquide vert.

— Fêtons ça ! Mon frère ne va pas en revenir quand je vais l'appeler demain.

Non, c'est nous qui n'en revenons pas !

Honnêtement, on avait combien de pourcentage de chance que le frangin de Gwen soit aussi le patron de Carnac Traiteur Service ? Et qu'en plus, il ait besoin d'aide pour une grosse prestation qui doit avoir lieu dans quarante-huit heures ? C'est trop beau pour être vrai et il va maintenant falloir qu'Adrian nous trouve de faux papiers très rapidement. On s'est présenté en tant que James et Mac auprès de notre ami, mais on peut toujours dire que ce sont des surnoms. Jamie et Mackenzie.

Je ne suis même pas certain qu'on nous fasse signer un contrat, mais ce dont je suis persuadé, c'est qu'on devra montrer patte blanche à l'entrée de cette propriété.

— Est-ce que tu penses qu'on pourra récupérer le camion un peu avant ? demandé-je à Gwen. Je ne voudrais pas que nos costards soient trempés ou sales quand on arrivera en moto.

— Ouais ! Bien sûr ! Je ne crois pas que ça posera souci. Merci encore, les gars, vous me tirez une grosse épine du pied.

Nous sommes jeudi et la soirée a lieu ce samedi. Selon notre ami, le client veut rester très discret, voilà pourquoi il n'a aucune information le

concernant. Ni nom ni prénom et la seule chose qu'il sait, c'est qu'il paye cher pour cet anonymat.

À notre retour à la villa ce soir-là, nous réfléchissons à ce que nous allons faire une fois sur place. On ne peut pas juste arriver et canarder tout le monde, invités compris. Ce ne sont pas les ordres que l'on a reçus et nous n'aurions pas les épaules pour supporter de faire un tel massacre. Sauf qu'on ne peut pas attaquer dès le début des festivités, nous n'aurions pas eu assez de temps pour repérer tout le moindre détail.

Je pense encore que c'est un plan suicide, mais on est trop investis pour faire marche arrière et Adrian compte sur nous.

— On va devoir attendre que tous les invités soient partis pour nous lancer, annoncé-je à mon frère.

— Et si ça traîne trop en longueur ?

— Alors il faudra qu'on trouve un moyen de nous attarder aussi. On n'a pas le choix. C'est notre seule fenêtre de tir.

Je profite de ce moment de battement dans notre conversation pour contacter Adrian par le biais d'un SMS. Je lui demande qu'il nous dénicher des faux papiers pour demain et lui stipule bien que nos prénoms doivent être en rapport avec nos vrais. Ensuite, je fais défiler les photos que j'ai prises l'autre jour sur le bateau et je tente de savoir à quel modèle de camion appartiennent ceux du traiteur que l'on a aperçu.

J'ai besoin de connaître les planques possibles pour nos armes. Il faut qu'on puisse les saisir facilement, mais qu'elles restent quand même invisibles aux yeux des gardes.

Quand je crois avoir trouvé la marque, je regarde sur Google et ouvre chaque photo ou vidéo disponible. Mon frère qui observait jusque -là les plans, pour être certain de les avoir bien mémorisés, finit par aller se coucher et je reste donc seul à analyser tout ce que je peux.

Une fois l'inspection virtuelle du camion terminée, je tente de me faire le déroulé de la soirée et de penser à chaque imprévu. J'essaye d'anticiper tout ce qui pourrait mal tourner, mais plus j'envisage des problèmes plus j'ai l'impression que de nouveaux s'ajoutent.

Dans cette mission, à peu près tout pourrait partir en sucette et ça commence dès notre passage de la sécurité. Chaque étape ensuite sera un véritable challenge et si on se fait griller, on est mort.

J'ignore quand j'ai fini par m'endormir, mais quand j'ouvre les yeux ce matin, la première chose que je vois, c'est James assis sur le fauteuil en face de moi. Ce crétin me regarde, tranquillement installé sur le canapé du salon, un bol de céréales à la main et un sourire d'idiot.

— On a fait un gros dodo ? m'interroge-t-il comme si j'avais quatre ans.

Ma seule réponse est un grognement. Croit-il vraiment que j'ai pu me reposer sur ce truc dur et inconfortable ? J'aurais préféré, et de loin, dormir dans mon lit. Ce sofa n'est pas ce qu'il y a de plus agréable pour mes vertèbres.

— Gwen m'a envoyé un message. Son frère nous attend à quatorze heures au dépôt pour nous rencontrer.

— OK, trouvé-je juste à répondre.

Quand j'avise l'heure, je me rends compte qu'il est déjà dix heures et il est temps pour nous de nous bouger.

— Appelle Adrian, il nous faut nos foutus papiers ! Je vais à la douche.

Si on n'a pas, au minimum, une carte d'identité, on est dans la merde. L'avantage, c'est que le patron de Carnac Traiteur Service ne fera pas la différence entre une vraie et une fausse. Nos documents américains ne ressemblent en rien aux Français pour qu'il y voie quelque chose.

La seule chose, c'est que nous devons nous méfier des gardes de notre cible. S'ils sont, eux aussi de Blackdale, alors on sera grillés en cas de mauvaises imitations.

— DEMANDE-LUI DES PASSEPORTS !

Je crie ma phrase en haut des escaliers et j'espère qu'il m'a entendu parce que je ne compte pas descendre pour la lui répéter. Je pense très sincèrement que c'est aussi l'option qu'aura choisie Adrian, mais je préfère en être certain.

Les heures passent et nous sommes de plus en plus inquiets de savoir si nous aurons nos documents d'identité. Adrian a râlé qu'on l'ait réveillé à quatre heures du matin, mais James lui a rappelé que c'est lui qui nous a collé une mission pendant nos vacances et qu'ici nous ne connaissions personne. Il lui a aussi dit que s'il ne voulait pas se retrouver avec sa cible qui rentre vivante à Blackdale, accompagnée des deux cercueils de ses frères, il avait plutôt intérêt de nous fournir ça rapidement, peu importe combien ça lui coûterait.

— On doit partir dans moins de trente minutes, on ne les aura jamais.

— On peut toujours dire qu'on les a oubliés et qu'on les lui ramène plus tard, avancé-je sans vraiment y croire.

James et moi sommes assis sur les tabourets de l'îlot central et nous attendons que cette foutue sonnette résonne. Nous avons retiré tous les documents portant notre nom de nos portes-feuille et les avons dissimulés dans des planques, dans la maison. Il manquerait plus qu'on se fasse griller bêtement en laissant percevoir un de nos vrais papiers. Alors permis, passeport, carte d'identité, assurance maladie et tout ce qui pourrait nous mettre dans la merde, reste là. Même mon pass pour la bibliothèque de la Fac rejoint la pile.

C'est quand on est en train de sortir les motos du garage qu'on aperçoit une voiture derrière le portail de l'entrée. Au lieu de sonner comme tout le monde et d'attendre que l'on ouvre, le passager klaxonne un grand coup et descend la fenêtre.

— VOUS NOUS OUVREZ OU ON SE TAPE LA DISCUTE À TRAVERS UNE GRILLE ?

Je reconnais immédiatement Jacob, le jeune homme nous ayant vendu quelques armes, la veille, et je ne peux m'empêcher de sourire. Lui et sa sœur sont vraiment très cool et je m'interroge sur comment ils en sont arrivés sur le marché noir. Ils ont l'air de deux personnes tout à fait lambda, mais ce qu'ils avaient dans leur coffre me prouve que ce n'est pas le cas.

— Je leur ouvre, m’informe James en rentrant de nouveau dans le garage pour appuyer sur le bouton du portail.

La seconde suivante, les grilles s’écartent et la berline noire descend l’allée. Je m’éloigne de ma bécane et pars à leur rencontre pour les saluer. Dès que Karine sort de sa voiture, elle m’offre un sourire chaleureux et je le lui rends. J’ignore pourquoi, mais à cet instant, je sens mon cœur loucher un foutu battement dans ma poitrine et je détourne le regard. Je ne sais pas si je suis gêné ou intimidé, peut-être un mélange des deux, mais quand James ressort du garage, je sens tout de suite son regard peser sur moi.

— Salut ! lance ce dernier en allant accueillir les deux arrivants.

Je m’approche à mon tour, serre la main de Jacob et fais la bise, à la Française, à la jeune femme en me retenant de humer son odeur. À cet instant, je me foutrais des claques pour me comporter comme un ado.

— En plus de faire dans les flingues, vous fournissez de fausses identités ? interroge mon jumeau.

— Normalement, non, mais pour vous on va faire une exception. Disons qu’on doit pas mal de services à Jimmy, du coup on doit rembourser notre dette.

Ils nous tendent à chacun une enveloppe et quand j’ouvre la mienne, je trouve tout ce qui se fait en documents aux États-Unis et qu’on pourrait nous demander. La similitude est saisissante et si je ne savais pas qu’il s’agissait de copies, je n’y aurais vu que du feu.

— On sait que vous êtes pressés, mais on peut peut-être se retrouver un peu plus tard pour discuter. On a une proposition à vous faire.

Après un coup d’œil entre mon frère et moi, on finit par accepter la demande de la jeune fille. On prévoit de se rejoindre ici dans la soirée et ils repartent presque immédiatement.

— On aurait pu leur dire qu’ils pouvaient rester chez nous ! suggère James.

— On ne les connaît pas, rétorqué-je, bien que j’aurais pu tout à fait le proposer.

8

James

Le soir venu, nous sommes tous les quatre dans la cuisine, accoudés à l'îlot, et nous discutons de notre plan aux deux jeunes gens. Si de base nous n'avions pas une confiance aveugle en eux, après un bref coup de téléphone à Jimmy, elle nous a dit qu'on pouvait leur parler de tout ça. Elle ne nous a pas parlé de la manière dont elle les a rencontrés, mais elle nous a appris qu'elle pourrait leur confier la vie de Sacha les yeux fermés. Il ne nous en fallait pas plus.

— Donc, les Black Hell's vous envoient en mission sans que vous ayez été formés à ça ?

C'est Karine qui prend la parole après avoir entendu toute l'histoire et je dois dire qu'elle a plutôt vu juste. Voilà tout le problème de cette situation. Mon frère et moi nous démenons pour que tout se déroule le mieux possible, mais ce n'est pas gagné.

— Dans les grandes lignes, oui, répond Mac en rougissant légèrement.

Si je n'étais pas si préoccupé par ce qui nous attendait demain, je pourrais charrier un peu mon frère sur ce phénomène, mais je ne le fais pas. Préférant me concentrer à cent pour cent sur toute cette affaire.

— Vous allez entrer dans une baraque, pleine de gardes, et espérer en ressortir vivants ?

— Oui, soufflé-je.

Je réalise à ce moment que nous avons très peu de chance que tout cela fonctionne et peu importe ce que mon frère en pense, nous ne sommes pas à la hauteur.

— On va reprendre depuis le début ! suggère Jacob. Mais avant ça, il va nous falloir beaucoup de café !

Le lendemain, quand j'ouvre les yeux, j'ignore ce que cette journée nous réserve et je peux sentir mon ventre se tordre d'appréhension. Honnêtement, on pourrait tout aussi bien y laisser notre peau et ça, ce n'est pas vraiment ce que j'ai envisagé comme projet pour mes vacances. Le fait que nos nouveaux amis soient également de la partie me rassure quelque peu, même si les entraîner dans nos histoires ne me réjouit pas des masses. Les Black Hell's sont du genre à régler leurs problèmes, mais quand nous avons fini de leur raconter les méfaits de notre cible, ils n'ont pas hésité. Ils voulaient en être.

Je m'étire dans mon lit et me relève sur les coudes pour observer la pièce qui m'entoure. Devant moi, dans une housse, se trouve le costume que je devrais porter ce soir. Les vêtements sont fournis par la société de traiteur, ainsi, nous aurons tous les mêmes pour cette prestation.

La veille, après avoir rempli le contrat de travail, nous avons visité les locaux pendant que le patron, et frère de Gwen, nous parlait de ce client mystère. Il ne nous a rien appris que nous ne sachions déjà. En clair, il ignore tout de ce gars. Nous savons simplement que cette soirée est en l'honneur de la fille de notre cible et qu'il prévoit d'y fêter les fiançailles de cette dernière. Il n'y aura pas plus de quarante invités et il n'y aura pas de dîner à table, juste des petits fours à servir et des verres à remplir.

En soit, rien de compliqué.

C'est la suite qui le devient.

Avec Jacob et Karine, nous étions d'accord pour agir une fois les invités partis et nous avons convenu avec la société de Traiteur que Mac et moi resterions jusqu'à ce que tout soit rangé. Pas parce que nous serons les deux rares hommes de cette soirée, mais parce que nous parlons couramment la langue de l'hôte. Nous n'avons même pas eu besoin de trop insister.

Pour le reste, nous ferons appel à la chance.

Quand je descends au rez-de-chaussée, après une bonne douche, je me rends tout de suite à la cuisine, là où des rires me parviennent. Karine et Jacob, ayant passé la nuit ici, sont installés à table avec mon frère et prennent leur petit déjeuner.

— En voilà un qui avait besoin de sommeil ! se marre l'aîné.

Je les salue et me rue sur la cafetière pour ma dose quotidienne. Dès la première gorgée, je me sens beaucoup plus réveillé et alerte.

— Nous avons loué un bateau pour le week-end. Un sept places, mais on pourra y rentrer facilement à dix, lance la jeune femme quand je m'installe à table avec eux.

— D'accord, et vous nous attendrez sur la plage ?

— Oui, avance son frère, mais vous devrez nager un peu pour monter à bord. On ne pourra pas amarrer sur le sable, il resterait coincé.

— On vous couvrira jusqu'à ce que vous nous rejoigniez.

Je hoche à l'attention de la jeune femme et je me demande ce qu'il nous attend dans cette maison, ce soir. Si ça se trouve, nous n'aurons pas la possibilité de nous enfuir par cette voie-là.

Nous parlons encore longuement de chaque détail important et nous finissons par rejoindre l'extérieur, là où est garé le camion appartenant à Carnac Traiteur Service. Nous l'avons ramené la veille, après notre entretien avec le patron de la société et nous devons désormais y dissimuler un maximum d'armes.

— L'idéal, c'est que vous ayez toujours deux flingues sur vous. Juste au cas où. Quand vous déchargerez le camion, au premier tour, prenez garde à ne pas les prendre. Vous allez être fouillés avant d'entrer dans la villa, il vaut mieux qu'on ne trouve rien sur vous.

— Faites même plusieurs allers-retours sans rien sur vous pour voir quel contrôle on vous réserve, renchérit Karine.

Nous écoutons chacun de leur conseil religieusement et je prends note de tout cela. Ils ont l'air beaucoup plus à l'aise avec tout ça.

Les deux frère et sœur, ainsi que Mac et moi inspectons le camion sous toutes ses coutures et nous y planquons les armes une à une dès qu'une cachette nous paraît bien. Nous prenons également garde à ce qu'elles soient toutes chargées et prêtes à l'emploi.

— Si ça se gête, il faut qu'on puisse avoir accès aux fusils d'assaut rapidement. On n'aura pas le temps de courir à l'extérieur.

— Il faudra donc qu'on en rentre dans la villa, suggère mon frère en réponse à mon interrogation.

Le silence nous tombe dessus et nous pensons à un moyen de faire une telle chose.

— On pourrait en glisser dans les caisses que nous devons amener sur les lieux de la réception, lancé-je, brisant la réflexion de chacun.

— Ça veut dire revenir ici après avoir chargé le camion au local du traiteur !

— Oui, et on les dissimulera dedans !

— Pas dans les premières, mais dans celles du fond.

— Il faudra qu'on trouve un moyen pour que les autres serveurs ne touchent pas à ces caisses.

— Oui, on ne pourra pas toujours avoir un œil dessus et j'ignore si on aura le loisir de dissimuler les armes sans que quelqu'un nous voie.

Quand on arrête de parler et qu'on réfléchit à ce point, nous prenons conscience qu'il n'y a pas de bruit autour de nous. Dès que nos yeux se posent sur Jacob et Karine, face à nous, je sais déjà ce qu'ils pensent. Ce n'est pas nouveau qu'on nous dévisage de la sorte durant nos conversations entre mon frère et moi. C'est même très fréquent.

Tous les deux, on peut se laisser porter par nos interrogations et se faire le « question/réponse » sans nous soucier de ce qui nous entoure. Bon, la plupart du temps, nos dialogues sont un peu décousus et n'ont aucun sens pour la plupart des gens. Seule Jimmy est capable de nous décoder et quand elle ne parlait pas, nous, nous étions en mesure de savoir ce qui lui traversait l'esprit en un coup d'œil.

Notre amitié n'aurait pu en être autrement et je suis très heureux qu'elle fasse désormais partie de ma famille, peu importe le nom qu'elle portait.

— WOUAH ! s'exclame Jacob. Vous a-t-on dit que vous étiez étranges ?

Je me contente de rire et Mac ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à la sœur de ce dernier¹. Je sais qu'il essaye de voir s'il est passé pour un idiot, de juger la réaction de cette jeune fille. À cet instant, je réalise que je ne l'ai jamais vu agir de la sorte avec une nana. D'habitude, durant les soirées que l'on faisait à la fac, il était plutôt confiant et sûr de lui. Un peu un playboy, mais avec un côté doux et sensible, dont il savait jouer auprès des filles.

Là, ce n'est pas du tout la même chose et je commence à m'en inquiéter.

Nous avons toujours été naturels et nous-mêmes, peu importe qui se trouvait en face de nous. J'espère que cette nana, aussi gentille qu'elle semble être, ne le fera pas changer et devenir quelqu'un d'autre. Je me promets donc d'observer tout ça de loin, sans passer pour le jumeau possessif et jaloux. Chose que je ne suis pas du tout avec mon frère.

— Mais nos conversations sont pertinentes ! ajouté-je en me tournant vers la cabine du camion.

En regardant de plus près, je remarque que les trois sièges qui s'y trouvent possèdent tous des fermetures éclair sur le côté droit. Je comprends qu'il s'agit d'un moyen de pouvoir les déhousser et cela m'arrange grandement. Je l'indique aux trois autres et on se met au travail. Je glisse six Beretta derrière le siège passager et mon frère et Karine réussissent à planquer deux AK et un Kalachnikov au dos des deux restants.

— Ça devrait aller, lâche Mac en descendant de la cabine.

Jacob sort du coffre au même moment et nous indique l'endroit où il vient de cacher quelques armes. Le plancher étant en bois et amovible, il a pu mettre quelques flingues en plus, mais il en reste encore beaucoup.

— Nous devons avoir des grenades à porter de main, dans la cabine, dis-je en passant les doigts dans mes cheveux.

— Oui, si on doit se barrer par la route, il nous faut de quoi faire diversion.

Sauf que je n'ai aucune foutue idée où les dissimuler. Dans la boîte à gant, je suis sûre que ça sera le premier endroit qu'ils contrôleront.

— Je peux démonter le lecteur CD, lance la jeune femme qui est de nouveau dans la cabine.

Elle commence à tripoter la façade intérieure du véhicule et nous explique qu'une fois enlevée, nous pourrions cacher d'autres armes à cet endroit. Ensuite, il ne restera qu'à remettre l'écran, sans la partie électronique complète.

9

Mac

Habillés de nos costumes, nous nous rendons à la villa de notre cible. Nous ne bronchons pas dans la cabine du camion et si le stress est à son comble, ce n'est pas ça qui nous empêche de parler, mais bien la jeune fille à côté de nous. Elle ne doit pas avoir plus de vingt ans et semble beaucoup trop timide pour oser nous adresser la parole. Tant mieux, nous n'avons pas la tête à faire la conversation.

Quand le patron nous a dit que nous devrions l'emmener jusqu'au lieu de réception, nous avons été incapables de refuser. En même temps il est notre chef pour la soirée et même si cela ne nous arrange pas, nous devons faire avec.

Nous pensions pouvoir repasser chez nous une fois le camion chargé, mais notre plan vient de tomber à l'eau. Nous devons donc nous contenter de moins d'armes et ça ne nous enchante pas le moins du monde.

Je vois, du coin de l'œil, James pianoter sur son téléphone et je me demande s'il parle avec Karine et Jacob. La pointe de jalousie qui vient m'étreindre brièvement le cœur en imaginant qu'il puisse lui écrire, à elle, me confirme que j'ai un gros souci.

Pour ne pas penser à ça et surtout à cette fille, je me concentre sur la route et me renfrogne de plus belle.

J'ignore ce qu'il m'arrive... Enfin, si ! Je sais tout à fait ce qu'il se passe, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle ? Même si c'est une très belle femme avec sa longue chevelure brune et son visage angélique, je suis conscient au fond de moi que nous n'avons rien à voir l'un avec l'autre.

Elle, c'est une Jimmy. Une fille habituée à tout ça, aux fusillades, à se battre et à fréquenter des hors-la-loi. Tandis que moi, même si j'appartiens aux Black Hell's, je reste un tendre dans l'âme qui n'a jamais tué quelqu'un. Enfin, d'ici ce soir, je suppose que les choses vont changer.

Mais ce n'est pas tout. Elle vit ici, dans ce bled où il semble pleuvoir les trois quarts de l'année, même si ces derniers jours le soleil paraît vouloir percer à travers les nuages. Et moi, j'habite de l'autre côté de l'océan. Jamais je ne pourrais venir en Bretagne. Il m'est impossible de quitter ma famille, ça serait au-dessus de mes forces.

Quand je reconnais la rue de la villa, je sens l'adrénaline monter dans mes veines et je déglutis bruyamment en resserrant les mains sur le volant. J'inspire une grande goulée d'air, essayant de calmer les tremblements de mes doigts et je souffle en faisant le vide en moi. C'est plus facile à dire qu'à faire, mais je n'ai pas trop le choix.

Je m'arrête devant la barrière de sécurité et descends ma vitre pour nous présenter, moi et mes deux compagnons, auprès des deux gardes qui surveillent l'entrée.

— Bonjour ! lancé-je à celui qui s'approche et je suis plutôt content de constater que ma voix est claire et posée.

— Bonjour, répond l'homme d'un ton bourru et brusque.

Si sa salutation est en français, il enchaîne très vite sur l'américain et ça me fait presque du bien de parler de nouveau ma langue natale. Depuis trois semaines que nous sommes ici, à part avec mon frère, je n'ai pas eu le loisir de le parler. Il nous demande, à tous les trois, nos papiers d'identité et il s'en va ensuite les vérifier dans sa cabine pendant que nous restons sagement assis à fixer le pare-brise devant nous.

Je tente de réciter mentalement les informations qui sont inscrites sur mes documents personnels et j'ai l'impression que plus je me les répète, plus ils deviennent flous.

Mackenzi Josh Bayers, né le 25 février 1995, à Philadelphie et demeurant à Washington.

Quand il revient, je peux voir son regard sceptique se poser sur nous et je ne me sens pas très à l'aise. L'homme doit faire une tête de plus que nous et, si mon frère et moi, nous sommes bien bâtis, lui semble être un habitué de la salle de muscu. Peut-être même un peu trop. Il n'y a que JD, notre vice-président qui soit aussi costaud et c'est parce qu'il est accro au sport.

— Américains ! Pourquoi travailler ici ?

Je m'apprête à prendre la parole, mais mon frère me devance et son explication me convient tout à fait.

— On est en vacances, mais le patron de la société est un ami et quand il nous a demandé de lui filer un coup de main, surtout pour faciliter la traduction, on n'a pas pu lui refuser.

Nous n'obtenons qu'un hochement de tête, sans la moindre émotion sur le visage et je réalise que nous n'aurons rien de plus.

— Toi, fille ! dit-il à l'intention de la jeune femme qui est avec nous dans la cabine. Descends !

Il lui parle dans un français approximatif et elle le comprend très bien vu la manière dont elle se met à trembler. Honnêtement, si je n'étais pas habitué à côtoyer des personnes du même genre que ce mec, j'aurais peut-être une réaction identique à la sienne.

— Qu... Quoi ? M... Moi ?

Je voudrais bien lui venir en aide, mais je me tais et détourne les yeux. Ce n'est pas le moment de jouer les chevaliers. On doit passer cette barrière quoi qu'il en coûte.

— Viens ! lui ordonne-t-il encore. Et toi, ouvre le coffre ! reprend-il en changeant de nouveau de langue.

Tout en m'empressant d'appuyer sur le bouton de la fermeture centralisée, j'observe la jeune fille descendre du camion. Elle en fait le tour et les deux vont à l'arrière, sans doute vérifier la marchandise. Je n'ose même pas jeter un coup d'œil à mon frère, de peur que l'autre garde, resté dans sa cabine, nous suspecte de quelque chose. S'il savait ce que nous nous apprêtons à faire à son patron, il aurait tout à fait raison.

À peine cette idée a-t-elle effleuré mon esprit que je me fige. J'ai l'impression que si je pense à ce genre de chose, cela va s'écrire en gros sur mon front et que je n'aurais aucun moyen de le cacher. Ou pire, imaginons que ma langue, de sa propre volonté, se mette à dire des trucs sans que je ne puisse la contrôler !

— Allez-y, l'entrée de service se trouve à l'arrière !

Je sursaute presque quand le mastodonte revient devant ma fenêtre et que la jeune fille remonte prendre sa place à côté de mon frère. Je me force donc à sourire et passe la première, une fois nos papiers d'identité récupérés.

— Qu'est-ce qu'il t'a demandé de faire à l'arrière ? interroge James.

Il ne le fait pas pour détendre la serveuse qui nous accompagne ou pour se montrer gentil, il le fait seulement pour en savoir plus. S'ils ont inspecté les caisses de petits fours que nous transportons, nous n'aurons pas d'autre contrôle plus loin. À l'inverse, s'il n'a fait qu'ouvrir les portes, on devra de nouveau montrer patte blanche. Je suis déjà étonné qu'il n'ait pas été plus inquisiteur. Il n'a pas regardé sous le camion, ni même dans la cabine ou dans la boîte à gants.

— Il voulait voir ce qu'il y avait dans les caissons réfrigérés, lâche-t-elle d'une voix tremblante.

Elle n'en dit pas plus, et je laisse mon frère lui promettre que ça va aller, qu'une fois la sécurité passée, nous n'aurons plus de contrôle, mais je vois bien à quel point son visage est pâle. Je me demande si elle n'est pas sur le point de rendre tripes et boyaux.

Je gare le camion près des autres qui portent le même flochage que la société qui nous embauche et coupe le moteur. Il faudrait sans doute que je descende du véhicule et que je commence à me mettre au travail, mais j'ai besoin de ces quelques secondes de calme que m'apporte la cabine. Il doit en être de même pour mon frère et la nana parce qu'aucun d'eux ne bouge.

C'est mon téléphone qui me sort de ma léthargie et en voyant qui m'envoie un SMS, je souris comme un idiot.

« Essaye de sortir vivant de cette soirée et on pourra peut-être aller se boire un verre un de ces jours ! »

Il ne m'en faut pas plus pour me rebooster et je décide de ne pas répondre à Karine. Si je lui dis « Je vais essayer de m'en tirer », j'ai peur que ça se retourne contre moi et que je ne puisse jamais assister à ce « date ».

Enfin, si c'est bien un date qu'elle me propose...

— ALLEZ, ON SE BOUGE, LES GARS ! lancé-je en parlant fort et avec une toute nouvelle énergie.

Je vois bien les deux passagers sursauter, mais je suis déjà hors du camion, mon portable bien calé dans ma poche et le cœur battant la chamade. On doit vraiment assurer sur ce coup-là parce que je compte bien avoir ce rendez-vous avec Karine. Peu importe que nous n'ayons rien en commun et que notre histoire n'ait pas vraiment d'avenir.

Je me dirige à l'arrière du camion et ouvre les portes en attendant que mon frère et la jeune fille sortent. J'avise toutes les caisses que nous avons chargées et je me dis que maintenant, il va falloir toutes les descendre. Par chance, une sorte de planche, avec quatre roulettes, a été mise à notre disposition et je commence à les empiler sur cette dernière.

— Tu m'as l'air en forme !

— On a du travail, réponds-je à mon frère en continuant de bosser.

Il m'aide dans ma tâche et quand la jeune fille arrive à son tour, nous la missionnons d'aller se renseigner sur le lieu où nous devons emmener tout ça. Je vois bien que notre requête ne lui plaît pas, mais elle écoute tout de même nos directives et s'en va, nous laissant seuls, mon frère et moi.

— Tu le sens comment ? m'interroge James.

— Je te dirai ça quand nous serons rentrés ce soir et que tout ça sera derrière nous, lui réponds-je en stoppant mon boulot.

— S'il devait nous arriver quel...

— Les oreilles ont des murs !

Je coupe mon frère dans sa phrase parce que je n'ai pas envie d'entendre ce genre de choses venant de lui. Ce n'est pas nous ça. On ne se dit pas au revoir ou quoi que ce soit. Sauf, qu'au lieu d'être vexé par mon intervention, ce crétin pouffe de rire.

— Quoi ? demandé-je sans en comprendre la raison.

— Les murs ont des oreilles, idiot.

— C'est ce que j'ai dit !

— Non, tu as dit ; les oreilles ont des murs !

— N'importe quoi ! Je m'en serais rendu compte quand même.

— Je te jure que c'est ce que tu viens de sortir.

Je secoue la tête en poussant mon chariot rempli de caissons et mon jumeau me suit en se marrant, ce qui a le don de m'agacer.

— Je ne suis pas débile à ce point, James.

— Faut croire que si !

— Va te faire foutre !

— Toi de même, idiot.

Nous continuons ainsi jusqu'à l'entrée de service et quand nous voyons la fille, qui a fait la route avec nous, revenir, je tente un sourire un peu rassurant. Si on peut avoir quelqu'un de l'équipe dans notre poche, ça sera toujours ça de pris.

— Alors ? demande mon frère.

— Venez, je vais vous indiquer où on peut déposer tout ça.

Sans hésiter, nous la suivons dans la maison et elle nous montre les pièces essentielles que nous devons connaître. Là où sont entreposées la vaisselle, les plateaux et les verres. La cuisine de service qui doit accueillir nos caissons et une salle qui nous est réservée pour nos pauses tout au long de la soirée.

— C'est tout ce que j'ai pu voir en si peu de temps, mais une des filles en cuisine nous fera visiter après avoir déchargé.

10

James

Il nous faut presque une heure pour tout décharger et quand nous arrivons aux dernières caisses, nous demandons à la jeune fille de placer les plats dans le frigo, pour nous laisser un peu le champ libre.

Nous profitons donc d'être seuls pour ouvrir un caisson et y glisser deux AK 47 que Jacob a dissimulé sous le plancher en bois. Je découvre également quatre boîtiers noirs, avec un petit écran. Je devine qu'il s'agit de bombes et je décide de les embarquer elles aussi. Quand c'est chose faite, nous posons le tout sur notre charriot à roulettes et je pars dans la cabine récupérer mon portable.

Enfin, ça, c'est ce que les gens pourraient penser de l'extérieur. En réalité, j'attrape les deux Beretta qui me sont destinés et je les glisse sous ma veste de costume. Je ne crois pas qu'il y ait de garde à l'intérieur de la maison, nous n'en avons pas vu. Ils semblent tous être à l'extérieur et je ne sais pas encore si c'est une bonne chose.

Si nous ouvrons le feu entre les murs de cette baraque, on est sûr de ne jamais en sortir.

On sera piégé comme des lapins !

Je profite que personne ne soit autour du camion pour tirer une Kalachnikov de derrière le siège et pour la glisser sous l'assise, là où elle sera plus pratique à saisir.

En retournant à l'arrière du véhicule, je constate que mon frère charge la dernière caisse du camion et quand nous fermons les portes, je m'empresse d'appuyer sur la clef pour que personne ne puisse entrer et y trouver les armes.

— Prêt ? lui demandé-je,

Ce dernier hoche la tête, l'air très convaincant et je décide que quoi qu'il arrive ce soir, nous ferons de notre mieux. Et puis, il faut être vivant pour avoir des remords !

— Allons-y, me répond-il et nous échangeons un regard qui veut tout dire.

Pas d'adieux larmoyants, on va se battre jusqu'au bout, se protéger mutuellement et tenter de s'en sortir, bien que cette mission soit du suicide.

En retournant dans la maison, nous essayons d'agir comme si nous n'avions pas d'armes sur nous et des fusils d'assaut dans un des caissons de petits fours que nous transportons.

Nous retrouvons Eloïse, la jeune fille que nous avons emmenée ici, et elle semble beaucoup moins pâle qu'un peu plus tôt.

— Les gars, Maryse va nous faire visiter si vous voulez bien.

Elle nous désigne une femme dans la cinquantaine et mon frère s'empresse de hocher la tête avec un sourire radieux.

— Avec plaisir, cette maison a l'air immense.

Pendant l'échange entre eux trois, je m'occupe de décharger mon charriot en prenant garde d'avoir toujours le caisson, avec les armes, sous les yeux.

— Allez-y, lancé-je. Je vais terminer ça vite fait et je vous rejoins dans quelques minutes.

— Tu es sûr, frangin ?

Je balaye sa remarque d'un geste de la main et j'ouvre la première caisse remplie de plateaux de verrines en verre très joliment dressés. Sans même me préoccuper d'eux, je commence à vider mon chargement et tout placer dans les immenses frigos prévus à cet effet. Je laisse tout de même mon oreille traîner pour être sûr qu'ils s'en aillent et quand j'en suis certain, j'arrête tout pour regarder autour de moi.

La pièce est une gigantesque cuisine, équipée avec du matériel dernier cri et en plus de la porte par laquelle nous sommes entrés, il y a une autre issue que je m'empresse d'aller découvrir. J'attrape une caisse vide, pour avoir une excuse de me trouver ailleurs qu'ici et j'ouvre le battant. Derrière, une

simple buanderie où notre matériel est aussi entassé. J'en profite pour y déposer mon chargement et j'avance encore un peu, jusqu'à la porte devant moi. En la poussant, je réalise que j'arrive dans un garage immense, contenant une bonne dizaine de véhicules.

Il y a des voitures de collection, de course, un énorme Hummer et deux quads qui semblent n'avoir jamais servi. J'observe les recoins de la pièce et en découvrant une caméra en face de moi, je fais mine d'être impressionné par tout ça. Comme un gamin lors de Noël. J'en fais des tonnes pour paraître crédible.

Je ne traîne pas trop longtemps et retourne dans la cuisine, ne souhaitant pas que quelqu'un découvre nos armes. Par chance, cette pièce ne possède pas de système de surveillance et je m'active donc à déballer mon bien.

Je me baisse derrière l'imposant îlot central et je tente de tirer sur la plinthe tout en bas du meuble. Voyant qu'elle est bien fixée, je décide d'y mettre un peu plus de force et en donnant des à-coups dedans, j'arrive à la déboîter.

Sans perdre une minute, j'y glisse un fusil et je referme le tout en posant la plinthe juste devant, sans la refixer. Je m'assure de pouvoir l'enlever sans mal et quand j'en suis certain, je m'occupe de trouver une autre cachette.

J'avise les meubles, montant presque jusqu'au plafond, et je prends un peu de recul pour voir si une arme serait visible de l'entrée de la pièce. Dès que j'estime que ça devrait faire l'affaire, je me demande si c'est une bonne idée. Si nous sommes en pleine fusillade, il faudra nous exposer aux tirs pour la récupérer. En même temps, je ne vois pas d'autre place aussi discrète que celle-ci.

Suivant mon instinct, je saisis l'arme et la cache sur le meuble le plus haut avant de contrôler qu'elle soit bien invisible.

Pour les bombes, je les dissémine çà et là, dans des endroits accessibles pour nous, mais impossibles à distinguer aux yeux des autres. J'ignore de quelle manière elles fonctionnent, je suppose que c'est Jacob ou Karine qui gère leur déclenchement. Je note juste qu'elles comportent toutes un numéro sur l'arrière.

J'en garde une sur moi, dissimulée sous ma veste. Par chance, elles ne sont pas si grosses que ça et restent très discrètes sous des vêtements.

Dans le garage, je ramène avec moi deux caissons que je m'empresse de poser au sol et je recommence ce manège deux autres fois avant d'estimer que je joue assez bien la comédie. Ensuite, je tourne sur moi-même dans cette immense pièce et j'observe les véhicules. Le Hummer est la seule voiture qui semble blindée et c'est vers lui que je me dirige. Je passe entre les engins, les touche du bout des doigts en m'émerveillant de leur beauté et quand j'arrive à celui qui m'intéresse, j'agis très rapidement.

Je vais devant le nez de la voiture, me dissimulant de la caméra, et je m'accroupis pour placer la bombe sous le cache moteur. Je ne mets pas très longtemps à trouver l'endroit où je suis certain qu'elle ne bougera pas.

Après ça, je sors du garage l'air de rien et je retourne en cuisine.

J'attrape deux autres bombes avec moi et pars à la recherche de mon frère. Je ne suis pas très à l'aise avec ça dans mes poches et je prie pour ne croiser personne.

Dans le couloir, je prends la direction du cœur de la maison et quand je débouche sur une salle de séjour, vaste et lumineuse, je fais mine de chercher mon frère. Je peux sentir le poids des caméras sur moi et je me dis que placer des bombes ne va pas être aussi simple que dans le garage.

J'avance tout de même vers l'entrée principale de la demeure et j'imité l'accueil fictif des invités, comme si j'étais en charge de cette mission ce soir. Dos à la porte, je fais tomber une de mes petites bombes dans le pot à parapluie et je croise les doigts pour que le choc n'ait rien enclenché.

Après quoi, je détale sans demander mon reste.

La décoration de la maison a été choisie avec goût et je trouverais presque ça dommage que tout ça finisse en poussière. La salle de séjour est sans aucun doute là où se tiendra la réception. De grandes tables, joliment dressées, sont placées aux endroits stratégiques et je peux même voir deux jeunes filles, parées d'un costume presque identique aux nôtres, bien que plus féminin, monter une cascade de coupes de champagne. Je leur adresse un geste de la tête et je continue mon chemin.

L'immense baie vitrée qui me fait face, m'offre une vue à couper le souffle sur une piscine bien plus grande que celle de notre villa de vacances et que dire du spectacle de l'océan calme un peu plus loin ?

Pendant que j'admire le paysage, je ne fais pas que ça. Je prends aussi des notes mentales de tout ce qui se trouve devant moi. Des gardes tournent à l'extérieur de la maison, semblant respecter l'intervalle que nous avons repéré lors de notre sortie « pêche ». Mais tandis qu'ils devraient être plus attentifs à ce qui se déroule autour d'eux, ils se montrent d'une discrétion à toute épreuve, évitant même de regarder dans notre direction.

J'avise alors un homme au bord de la falaise, en train d'installer quelque chose, là où les escaliers semblent démarrer pour rejoindre la plage et une idée surgit dans ma tête. Je m'approche de lui et commence à lui faire la conversation, lui demandant si ce sont bien des feux d'artifice et à quelle heure sera le lancement. Il me répond avec joie, comme un passionné heureux de pouvoir partager son expérience pendant la demi-heure qui suit, j'en apprend beaucoup sur le métier d'artificier et quand il termine, je lui demande s'il a besoin d'aide pour ramener tout son matériel à son véhicule. Prenant mon geste pour de la courtoisie, il me dit :

— Un coup de main ne serait pas de trop !

— D'accord, qu'est-ce qui reste ici et qu'est-ce qui doit retourner à votre véhicule ?

Il me fait un rapide débrief et je m'empresse de saisir deux caisses en bois et de les apporter sur le parking de service. J'accélère le pas, histoire de le devancer un peu et en arrivant vers une camionnette décorée de feux d'artifice, je dépose tout sur le sol et repars sans attendre. Quand je le croise, alors que je me dirige vers le reste de matériel, je lui annonce l'endroit où j'ai laissé ses biens.

Dès l'instant où je suis de nouveau près des rampes de lancement des feux d'artifice, je ne perds pas de temps. Je soulève une caisse, qu'il m'a indiquée comme devant rester ici, et après un coup d'œil autour de moi pour m'assurer que je suis bien seul, je glisse une de mes bombes dessous. J'essaye de faire ça le plus naturellement possible, en priant pour y parvenir et surtout que personne ne m'observe derrière les rideaux de la maison.

Je retourne ensuite au parking, emportant avec moi ce qui doit l'être. Deux sacs et une cagette.

Après ma bonne action de la journée, celle d'avoir aidé quelqu'un, je me dirige vers la villa, étonné d'être aussi libre de mes mouvements. J'ignore toujours où est mon frère. Les deux autres serveuses restent introuvables alors je décide donc d'explorer un peu plus la maison.

J'emprunte un couloir et entre dans les pièces dont les portes sont ouvertes. Je ne découvre rien de très exaltant. Une bibliothèque, une salle de sport, une piscine intérieure et tout ce que j'ai déjà étudié sur les plans. Je sais qu'il n'y a pas de chambre au rez-de-chaussée et pas de sous-sol. Alors s'il doit y avoir des filles ici, elles sont forcément à l'étage.

Je grimpe les escaliers lentement, prenant le temps de noter ce qui m'entoure, surtout les caméras et de me familiariser avec tout ça.

En découvrant qu'il n'y a personne dans le couloir, je répète le même manège qu'en bas, ouvrant les portes et faisant mine de chercher des toilettes. Je sais qu'il n'y a que des chambres ici et qu'elles possèdent toutes des sanitaires.

En m'approchant d'une des pièces du fond, je perçois des voix de l'autre côté du battant et je me dis que c'est maintenant que ça se joue. Je n'ai vu ni entendu personne depuis ma venue et je dois à tout prix en apprendre plus sur la personne demeurant ici. Sans me poser des questions, j'entre dans la pièce comme une furie et je n'ai pas le temps de savoir ce qui m'arrive que je suis plaqué contre le mur le plus proche.

Il me faut quelques secondes pour réaliser ce qui se passe et la première chose que je comprends, c'est que j'ai un flingue braqué entre les yeux.

— T'es qui toi ? crache l'homme qui me maintient en place.

C'est à cet instant que je dois être très crédible !

— Oh ! Oh ! Oh ! lancé-je d'une voix tremblante en levant les mains en l'air. Je... je...

Mes mots m'échappent et je dois dire que je suis assez fier de moi. Je profite même du fait de paraître effrayé pour regarder autour de moi,

comme si je cherchais un moyen de fuir. Je compte quatre jeunes filles, assises derrière des coiffeuses et vêtues de peignoir en soie. Dans leur dos, des femmes plus vieilles semblaient s'affairer sur leurs cheveux avant que je ne les interrompe.

— Parle, enfoiré !

L'homme s'énerve et je me ratatine sur moi.

— Toi... Toilettes, réussi-je à dire en laissant mes mains, toujours en l'air, trembler. Je... je suis ser... serveur...

Même s'il n'est pas aussi musclé que celui de la barrière de contrôle, le gars est tout de même intimidant. Il ne respire pas le danger comme les membres des Black Hell's, mais il n'en est pas loin.

Quand mes yeux survolent la pièce une nouvelle fois, ils rencontrent ceux d'une des jeunes filles et je bloque. Il y a quelques secondes j'étais trop occupé à jouer un rôle, mais là, toute mon attention est focalisée sur elle. Malgré tout le maquillage qui recouvre son visage, je peux voir à quel point elle semble fatiguée et effrayée par ce qui l'entoure. Je réalise alors que je me trouve en présence des femmes qui ont été enlevées et je me crispe des pieds à la tête.

Son regard tente de me faire passer un message, un « au secours » silencieux auquel j'aimerais répondre. Sauf que je ne le peux pas et que si je faisais une telle chose, je serais d'office grillé. Je me force à fixer celui qui semble me hurler dessus et je me reconnecte avec l'instant présent. Loin des grands yeux noisette de la jeune femme.

— Dégage d'ici ! Tu as des toilettes en bas, crétin !

Chaque mot est craché avec rage et je hoche la tête frénétiquement, comme apeuré par sa virulence.

Dès que je rejoins la cuisine de service, je retrouve mon frère et les deux autres femmes.

— Je vous ai cherché partout, lancé-je en entrant.

— Nous aussi, où étais-tu passé ? demande Mac.

— Je me suis perdu dans cette énorme maison, tenté-je de dire en rigolant.

Sauf que je ne suis pas vraiment d'humeur à rire. D'avoir vu de mes propres yeux ces femmes m'a remonté à bloc pour les sauver. Quoi qu'il se passe ce soir, il faut que nous nous en sortions vivant, mon frère, moi et ces quatre nanas. Parce qu'elles ne sont pas les seules à avoir disparu et qu'une part de moi se sent la mission de retrouver toutes les autres.

— Tu as pu visiter un peu ? m'interroge mon jumeau.

— Oui, mais je veux bien que tu me fasses un petit tour en m'expliquant tout en détail.

Dans le couloir, à notre sortie de la cuisine, je lui lance qu'il faut que j'aille aux toilettes et je m'y rends sans traîner, juste pour donner le change. Ensuite, il me fait un topo complet du lieu de réception et m'explique en détail chaque chose à savoir sur la fête de ce soir et sur le déroulement de celle-ci.

Nous profitons de notre visite du jardin, là où les invités auront accès, et du fait d'être loin des oreilles indiscretes ou de potentiels micros pour parler des armes et des bombes que j'ai cachées. Nous envoyons un message à Jacob et Karine, tous deux devant attendre sur le bateau à cette heure, et je leur indique le positionnement de chaque explosif. Étant toutes les quatre numérotées, je leur rapporte bien le chiffre que j'ai mémorisé avant de les placer.

Ensuite, la soirée peut commencer !

11

Mac

La soirée se déroule exactement comme on aurait pu le penser. Nous sommes une équipe de six serveurs et tout se passe bien. Je déambule entre les invités, leur proposant du champagne ou toute autre boisson qui pourrait leur convenir et je leur offre mon plus beau sourire. Certaines de ces vieilles femmes m'envoient des clins d'œil très explicites et à chaque fois, je rentre dans leur jeu. Prenant garde que leurs maris ne remarquent rien.

Si je résume le style de la soirée, je dirais : ennuyeux à mourir. Ce ne sont que de vieux croûtons dans la soixantaine, accompagnés de leurs épouses. Si quelques-uns ont à leur bras des nanas de trente ans de moins, ce n'est pas le cas de tous. Heureusement.

Voilà maintenant une heure que tout le monde est arrivé et pourtant, ni l'organisateur de cette fête ni sa fille ne sont là. Je suppose que c'est pour faire une entrée des plus marquantes qu'ils se font attendre, mais j'aimerais au moins savoir qui est notre cible.

En croisant certaines personnes, j'ai l'impression que leur visage me dit quelque chose, mais je n'en suis pas vraiment sûr. J'ignore si c'est parce que je les ai aperçues à Blackdale ou parce qu'elles sont des personnalités publiques.

Dès l'instant où la dernière coupe de champagne disparaît de mon plateau, je repars en cuisine faire le plein. Bien évidemment, je fais attention à tout ce qui m'entoure et je suis soulagé de découvrir que les gardes ne sont pas autorisés à l'intérieur.

Je m'apprête à tourner dans le couloir, mon plateau vide à la main, quand je perçois du mouvement dans l'escalier. J'avise rapidement mon frère dans la pièce et je remarque que lui aussi a les yeux braqués sur les marches. Ou plus précisément sur une jeune femme aux longs cheveux châtain et au regard marron très clair. Je dois avouer qu'elle est très belle et dégage quelque chose d'intrigant. Une force dont elle ne semble même pas avoir conscience.

Sauf qu'il y a autre chose en elle. Une immense peur et une profonde tristesse.

En avisant les trois autres femmes qui l'accompagnent, je comprends que ce sont elles, que mon frère a aperçues un peu plus tôt dans une chambre de l'étage. Elles ne sont pas maigres, n'ont pas l'air d'avoir subi de violence, mais j'ignore les autres sévices qui leur ont été infligés.

En haut des escaliers, un garde les suit du regard et, quand il parle en direction de sa montre, je comprends que ces quatre femmes vont être sous haute surveillance toute la soirée.

Le temps qu'elles descendent la ribambelle de marches, je m'empresse de courir en cuisine, chercher d'autres amuse-bouches. Je ne veux pas louper une seule minute de tout ce qui va se dérouler quand elles seront parmi les invités.

Dès mon retour dans la salle de réception, je remarque que le silence s'est fait et que tous les yeux sont posés sur les jeunes filles. Personne ne semble surpris de les trouver là, mais les convives paraissent tous ébahis par leur beauté à couper le souffle. Et je le serais tout autant si je n'avais pas l'image de Karine en tête. J'évite de trop dévisager les femmes et passe entre tout ce petit monde pour leur offrir quelques-uns de mes délicieux apéritifs. Je capte des bribes de conversations, mais rien ne m'aide à en savoir plus sur ma cible.

— Elles sont magnifiques.

— De vraies beautés !

— Quelle chance d'avoir de si belles demoiselles sous son toit.

Et j'entends tout un tas d'autres commentaires dans le même genre.

Quand les filles se mêlent à la foule, qu'elles déambulent parmi les invités, j'en fais de même et je remarque le regard intéressé de beaucoup de personnes sur elle. C'est en proposant un toast à un vieux porc que je réalise ce qu'elles vont devenir si on n'arrive pas à les sortir de là.

— Je vais mettre tout mon fric sur la grande là, glousse ce connard à l'intention de son ami.

L'autre rigole comme un animal et je file sans demander mon reste. Il faut que je sois le plus invisible possible, que personne ne remarque ma présence, ce n'est que comme ça que j'arriverai à en savoir plus. Bien que je vienne d'obtenir la raison de tous ces enlèvements.

Du trafic de femmes.

Quelques minutes plus tard, un homme dans la trentaine descend à son tour les marches et il offre un immense sourire aux personnes qui l'applaudissent. À cet instant, je reste encore plus attentif à mon environnement. Je ne crois pas qu'il soit notre cible, il lui manque du

charisme pour être à la tête d'un tel trafic. De plus, une fois arrivé en bas de l'escalier, il ne va pas saluer les gens qui continuent de l'acclamer.

Il se contente de rester là, à attendre je ne sais quoi en jetant des coups d'œil à l'étage supérieur.

Dès que les applaudissements cessent, les regards convergent tous vers les nouveaux arrivants qui s'apprêtent à descendre à leur tour. Je peux voir du coin de l'œil mon frère se rapprocher de moi, son plateau sous le bras. Je me débarrasse de mes derniers amuse-bouches pour en faire de même. Quand c'est chose faite, je me positionne à sa gauche et nous commençons à applaudir les deux personnes que tout le monde acclame.

La jeune femme qui foule les escaliers est vêtue d'une magnifique robe de princesse gris clair. Le tissu brille tellement et semble orné de tant de diamants que je me demande combien tout ça a pu coûter. Sans compter le diadème qu'elle porte sur la tête.

J'en déduis donc qu'il s'agit de la future mariée.

Son bras est passé sous celui d'un homme bien plus âgé qu'elle et quand mon regard observe les traits de cet individu, je sais qu'il est notre cible. Parce que je sais qui il est et qu'il a assez de pouvoir pour être à la tête de tous ces foutus enlèvements.

Le Gouverneur de Californie. Monsieur Jacks Brontman.

— Putain, souffle mon frère en continuant d'applaudir avec un immense sourire.

Nous échangeons un regard très bref et je sais que nous nous posons la même question : est-ce que nous allons vraiment tuer ce mec ?

— On ne peut pas faire marche arrière, chuchoté-je en réponse.

Et le hochement de tête qu'il m'offre me conforte dans le fait que nous devons aller au bout des choses.

Quand je me retrouve seul dans la cuisine de service, feignant de prendre un nouveau plateau, j'envoie un message à mon frère et à Jacob et Karine pour les avertir de ce qu'il se passe ici. J'efface ensuite les SMS et range mon téléphone dans ma poche intérieure de costume. Je profite aussi

de ces quelques secondes loin de la foule pour me rafraîchir et me désaltérer. J'ignore encore combien de temps va durer cette soirée, mais étant donné qu'il est déjà presque vingt-deux heures, je suppose que nous sommes près de la fin.

En retournant dans la salle, je vois une des serveuses, la plus ancienne, demander à tout le monde de se diriger vers la terrasse arrière pour une surprise.

James et moi attendons derrière la baie vitrée, à l'abri des oreilles indiscrètes et nous regardons le spectacle de lumière que l'artificier a préparé. Des feux d'artifice s'envolent dans les airs et je trouve ça d'une beauté à couper le souffle.

— Ils vont les vendre, commencé-je une fois certain que personne ne traîne près de nous.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Je peux voir les jointures des mains de mon frère blanchir et nous sommes dans le même état de nerfs.

— Ce soir, ajouté-je.

Cela veut dire que si nous voulons sauver ces trois filles-là, il faudra que nous agissions avant que les invités n'aient quitté les lieux.

La soirée continue et nous jouons notre rôle à la perfection. James s'est porté bénévole pour avertir une des quatre demoiselles de la suite des événements. Nous leur demandons de fuir sur la plage dès notre signal. Nous misons tout sur le fait qu'elles y arrivent et j'espère que nous n'avons pas eu tort de leur communiquer une partie de notre plan. Parce que nous ne jouons pas seulement nos vies sur ce coup-là, mais aussi celle de nos nouveaux amis qui attendent sur le bateau.

Au bout d'un moment, ne voyant pas revenir mon frère de la cuisine de service, je décide de m'y rendre moi aussi. Je reste le plus naturel possible, mais je sens monter en moi l'angoisse que quoi que ce soit ait pu lui arriver.

Dans le couloir, j'entends des chuchotements et mon stress augmente quand je ne reconnais pas la voix de mon frère.

Je passe alors la main sous mon veston et m'apprête à dégainer en poussant la porte de la cuisine.

J'aurais pu imaginer tous les scénarios, sauf celui-là.

Et après la montée d'adrénaline que toute cette soirée représente, je sens une immense vague de soulagement me submerger.

Devant moi, Jimmy et Adrian se tiennent de l'autre côté de l'îlot et le sourire qu'ils m'offrent vaut tous les mots. À cet instant, je sais qu'ils sont rassurés de me trouver ici et en bonne santé, mais je le suis tout autant qu'eux.

— Putain ! Ça fait du bien de vous voir ! lâché-je en jurant.

Ce qui leur arrache un gloussement.

— James nous a fait le topo et dès que les ventes commencent, nous dégainons, peu importe qui se trouve encore dans la salle.

Soit dit plus simplement, nous tirerons dans le tas. Notre aîné doit réaliser que je ne suis pas très heureux de cette décision, parce qu'il reprend :

— Aucune de ces personnes n'est innocente, Mac. Ils sont tous au courant de ce qui se passe ici et ils n'ont rien fait pour l'empêcher.

Je réponds simplement d'un hochement de tête et après nous avoir informé qu'ils restaient planqués dans la buanderie, juste à côté, nous repartons en salle.

J'aurais pensé avoir plus de temps pour nous préparer à ce qui allait se passer, mais dès notre retour, je remarque que les invités commencent à tous se diriger vers la sortie et j'agis le plus rapidement possible. Je vais voir les autres serveuses et leur dis qu'elles peuvent y aller, que mon frère et moi on se charge de la fin de soirée, comme nous l'a demandé le patron. Aucune ne discute ma requête et c'est une bonne chose.

Sans doute trop pressées de rentrer se reposer après une telle prestation.

Dès que les convives sont pour la plupart partis, je remarque que la fiancée et son futur époux ne sont plus de la partie eux aussi. Il ne reste que le

gouverneur, les quatre jeunes femmes alignées contre un mur au fond de la pièce et sept hommes trépignant d'impatience.

— Whisky, Messieurs ! nous hèle l'hôte.

Mon frère et moi nous nous dépêchons de les servir.

Je remplis les verres, y glisse deux cubes de glaçons et mon jumeau se charge de leur apporter.

12

James

Je propose mes verres, posés sur un plateau, à chaque homme encore présent et je prends soin de commencer par notre cible. Je regrette de ne pas avoir apporté du cyanure avec moi, j'aurais rêvé que ce connard crève en se tordant de douleur.

Il ne reste plus que nous et j'ai presque hâte d'être celui qui appuiera sur la gâchette. Mais avant ça, nous devons faire sortir ces quatre femmes et vite.

— Nous continuerons dans le petit salon, nous informe le gouverneur.

Il fait si propre sur lui et tellement respectueux que je comprends pourquoi les gens ont voté pour lui. Si seulement ils savaient le genre de monstre qu'il est.

— Mesdames !

Le ton qu'il emploie avec les jeunes femmes n'est pas du tout le même et les rires des derniers invités me confirment que je ne l'ai pas imaginé.

Quand la grande nana aux yeux de feu me regarde, j'y lis le désespoir. Je lui ai juré, par le biais d'un bout de papier, que j'allais la sortir de là. C'est le moment pour moi de tenir ma promesse.

Je me tourne vers la première table que je trouve, y pose mon plateau et lance un coup d'œil à mon frère qui comprend tout de suite le message. Il ne nous faut pas plus de dix secondes pour dégainer nos flingues et les pointer sur ses porcs.

— Partez, les filles.

Sans demander leur reste, elles se précipitent vers la baie vitrée et retirent leurs talons en même temps, comme si elles avaient déjà prévu leur coup dans leur tête.

— OU VOUS ALLEZ, BANDE DE PETITES SALOPES !

Le gouverneur avance de quelques pas, alors que ses camarades ne bougent pas d'un millimètre en gardant leurs mains en l'air, et il se poste devant moi.

— Pose ton flingue, tu n'as aucune chance de sortir d'ici vivant !

En même temps qu'il prononce cette phrase, j'entends un cri à l'extérieur de la maison et celui-là me brise le cœur. Je n'ai jamais entendu la voix de la femme aux cheveux châtain, mais je sais que c'est elle qui vient de hurler. Pendant une demi-seconde, j'hésite à partir en courant la retrouver. Je peux sentir le poids des armes que je porte à bout de bras et le gouverneur doit lui aussi voir mon désarroi, car il se rue sur moi.

Je n'ai pas le temps de comprendre ce qu'il m'arrive que je suis projeté au sol et qu'une détonation résonne dans la pièce.

Pris au dépourvu, je perds un de mes Beretta et je reste hagard en la regardant glisser. Pourtant, je ne me rue pas dessus, j'entends en boucle ce coup de feu dans mes oreilles et je me tourne pour voir d'où il vient.

— Lève-toi ! Putain !

Mon jumeau se tient le ventre et je comprends qu'il est blessé. Il garde en joue le gouverneur qui est allongé par terre, le regard noir, bouillonnant de rage. Je ne perds pas une seconde pour me relever et quand je m'apprête à ramasser mon flingue au sol, quelqu'un se racle la gorge à deux pas de moi.

— Tut tut tut !

L'un des invités me vise avec une arme qu'il sort de je ne sais où et je me dis que je suis foutu. Pourtant, dans sa précipitation et dans son besoin de passer pour le sauveur, il paraît avoir oublié que je ne suis pas non plus désarmé.

Je me redresse donc doucement, laissant mon Beretta au sol et quand je suis presque debout face à lui, je le dévisage en me demandant si je ne suis pas complètement fou de jouer à ça.

— Trafiquant de jeunes filles et maintenant assassin ? À qui ai-je l'honneur pour que je l'ajoute sur votre pierre tombale ?

— SALE CHIEN !

Le souci avec ce genre de personne, c'est qu'ils ont un besoin de contrôle élevé et que la moindre contrariété les met dans des états pas possibles. C'est pour ça qu'en le cherchant un peu, j'attise sa colère et quand on est énervé, on est beaucoup moins attentif et précis. Enfin, je mise toute ma prochaine action sur une théorie.

Dès l'instant où je perçois ce léger changement en lui, je me jette sur la gauche et me réceptionne dans une roulade un peu brouillonne. Avec rapidité et une dextérité que je ne me connaissais pas, je vise l'homme et tire.

J'ai la sensation que des heures passent après ce tir. Que le temps ralentisse et que tout ce qui se déroule devant moi se produit de manière très lente. Je vois ma balle partir, ou du moins, je crois l'apercevoir, bien que la partie raisonnable de mon cerveau me souffle que ce n'est pas réel. Je distingue parfaitement le moment où cette dernière atteint sa cible et transperce la tête de l'homme. Je ne suis même pas doué pour viser, ça, c'est plus le rôle de mon frère. Pourtant, à cet instant, je sais que cette personne va mourir.

Son corps est comme percuté et projeté en arrière sous l'impact de mon tir. Il finit par toucher le sol, dans un bruit sourd, et ce son me tire de cette impression étrange.

Le temps reprend son cours et tout s'enchaîne comme si je ne venais pas de tuer un homme pour la première fois.

J'attrape sans traîner mon flingue et quand je vois Jimmy et Adrian courir vers nous, je réalise que nous sommes cernés par des putains de garde.

Mon frère aîné n'attend pas pour ouvrir le feu et canarde toutes les personnes armées dans la pièce. Ma belle-sœur n'est pas en reste et moi, je tente de trouver un moyen de sortir de cette foutue maison. Pas que je veuille abandonner ma famille, mais il faut que je m'assure que les quatre filles se portent bien et qu'elles sont arrivées au bateau.

Mac se pointe à côté de moi et m'entraîne derrière l'angle d'un mur, pour me mettre à l'abri des balles et pour avoir une meilleure visibilité de la pièce. Il tire à son tour et j'applaudis son sang-froid. Je sais qu'il aura des

regrets plus tard, mais pour le moment il semble tout à fait dans son élément, comme s'il avait fait ça toute sa vie.

— Derrière nous, dans le couloir, il y a la bibliothèque ! lance-t-il en essayant de reprendre sa respiration. Il y a une baie vitrée, tu peux te barrer par-là !

— OK, réponds-je en hésitant tout à coup à le laisser seul ici.

— Et pour l'amour de Dieu ! Sors-toi les doigts ou tu vas te faire tuer !

Quand j'arrive dans le jardin, par le chemin que mon frère m'a indiqué, je trouve l'endroit trop silencieux par rapport à la salle de réception. Il n'y a que les échos lointains de tirs. Je n'entends pas les filles hurler à l'aide, ni même des gardes leur ordonner de se taire. C'est le calme le plus complet et je n'aime pas ça.

Il n'y a que la mort pour être si muette.

J'observe le jardin, éclairé par de grands spots, et je tente de trouver le moindre indice. En restant dans l'ombre de la maison, je longe ses murs et contourne l'angle qui me permet d'avoir une vue sur la terrasse où se trouve la piscine. J'avise deux gardes qui s'abritent derrière les pans de chaque côté de la baie vitrée et je ne réfléchis pas plus longtemps.

Je sors de ma cachette et ouvre le feu en tentant de viser les deux hommes en même temps. Si je me loupe, je suis à découvert et je n'aurais aucune chance de m'en tirer.

Mes premières balles n'atteignent pas leur cible, mais la deuxième ou la troisième si et quand les corps sont au sol, je réalise que je n'aurais pas assez de munitions pour continuer.

Je cours donc jusqu'au camion, saisit les deux fusils d'assaut qui restent et je range les Berettas dans mon pantalon. Je passe une des deux armes autour de mon torse, grâce à son anse et je repars au combat.

J'attrape mon téléphone d'une main tremblante et dès que je me colle contre le crépi de la villa, j'appelle Jacob.

— Les filles sont descendues ? demandé-je dès qu'il décroche.

— Juste deux, mais je crois qu'elles ne sont pas toutes là. Je ne comprends rien de ce qu'elles disent.

— OK !

Et j'appuie sur le téléphone rouge.

S'il en manque deux, alors elles ne doivent pas être loin. J'essaye de me souvenir des plans du jardin et l'image du cabanon, le long de la falaise me revient. J'ignore si les filles sont là-bas, mais je dois aller vérifier.

Je m'accroche à ma Kalachnikov et pointe le canon droit devant moi en mettant un pied après l'autre. Je m'assure que la sécurité soit enlevée et je fonce en réalisant que la peur m'a quitté.

Et je ne sais pas si c'est une si bonne chose que ça !

13

Mac

Je tente d'ignorer la douleur qui me tiraille le ventre, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Je peux sentir le sang couler sous ma chemise et mes forces me quitter petit à petit. Sauf que je ne peux pas abandonner maintenant. Je m'oblige donc à rester à l'affût et concentré sur mon environnement.

Je n'ai que deux Beretta pour me protéger et ça ne fait pas beaucoup de munitions. Voilà pourquoi je tire seulement quand je suis certain d'atteindre ma cible.

J'ignore si le gouverneur est mort, je n'arrive pas à le voir, mais je suis persuadé qu'Adrian ne l'aura pas laissé s'échapper. Quand deux gardes s'approchent de moi, je tire en prenant soin de viser la tête. Pas de gaspillage de munitions.

Les échanges de balles continuent encore pendant de longues minutes et dès qu'ils cessent, je me sens tout à coup très fatigué.

Jimmy est la première à me rejoindre et son instinct de protection la pousse à ouvrir ma chemise et aviser la plaie.

— OK, elle n'a pas dû toucher d'organes, mais elle n'est pas ressortie. C'est pour ça que tu saignes.

Je hoche la tête comme si je comprenais un mot de ce qu'elle dit et, quand elle attrape son téléphone, je l'entends juste demander à quelqu'un de venir dans l'enceinte de la propriété pour me récupérer.

Après quoi, je m'effondre comme un crétin sur le sol et je réalise que, sans mon frère et Jimmy, je serais déjà mort et la mission aurait échoué.

Quand je me réveille, j'ai l'impression d'avoir pris une sacrée cuite. J'ignore où je suis et je ne veux pas ouvrir les yeux de peur que mon mal de tête n'empire. C'est comme si j'avais un marteau piqueur qui tapait sans relâche dans mon crâne. Un gémissement m'échappe au moment où je tente

de bouger un peu et une douleur lancinante me vrille le ventre. Petit à petit, les souvenirs me reviennent et je sens les battements de mon cœur accélérer sous le coup de l'adrénaline.

Je sais que nous ne sommes plus en pleine fusillade, que je suis hors de danger et que mes jours ne sont plus comptés.

Sinon, je ne serais sans doute pas allongé dans des draps qui sentent bon et sur un matelas très confortable. D'ailleurs, j'ignore où nous sommes, mais ce n'est sûrement pas dans notre maison de vacances.

Après quelques minutes, je décide de prendre sur moi et d'ouvrir les yeux, peu importe que cela me fasse mal ou non. Dès que c'est chose faite, non sans mal, je découvre qu'en effet, je ne suis pas dans un lieu que je connais. Par chance, les rideaux sont tirés et ne laissent passer que très peu de lumière.

J'entends des rires au-delà de la porte, mais soyons clair, je ne compte pas sortir du confort de ce lit avant un bon moment. Je me renfonce donc dans les coussins pour être plus à l'aise et j'observe ce qui m'entoure. La pièce est assez classe et très moderne, mais pas non plus ostentatoire. C'est plus comme si la personne qui vivait ici avait voulu faire de cette pièce quelque chose de chaleureux et à son image.

Dans l'angle, une bibliothèque remplie de quelques livres, mais aussi de figurines de fées ou d'elfes, je l'ignore. Sur les murs, peints dans une couleur très douce, il y a par endroit des envolées de papillons en 3D. L'énorme lustre en macramé se marie tout à fait avec cette ambiance un peu féérique et je crois que, si j'avais été une gonzesse, j'aurais aimé avoir une chambre comme celle-là.

Pendant que je fais le tour du propriétaire, depuis mon lit, je ne remarque pas tout de suite qu'il y a une seconde porte dans cette pièce. Je m'en rends seulement compte quand celle-ci s'ouvre et que Karine en sort.

À cet instant, je pourrais mourir sans aucun regret devant la vision qu'elle m'offre. La lumière dans son dos l'englobe comme si elle était une putain de divinité et je n'arrive pas à détacher mes yeux de sa silhouette. Vêtue d'une simple serviette, qui lui tombe mi-cuisse, je crois qu'il ne m'a jamais

été donné de voir une femme aussi belle. Ses cheveux sont relevés sur le haut de sa tête et comme un idiot, je pousse un souffle de pure admiration.

Son regard se pose sur moi et le sourire qui illumine son joli visage me laisse muet. Je devrais sans doute la saluer, lui dire quelque chose, mais je n'en fais rien. Je reste là, à la dévisager sans oser bouger un orteil.

— Alors, beau gosse ! Tu as voulu esquiver un rencard avec moi ?

Comprenant son humour, je m'esclaffe et je le regrette immédiatement en sentant la douleur irradier mon abdomen. Tout de suite, je m'arrête et geins comme un gamin en me repliant sur moi-même.

— Merde ! Désolée, s'exclame Karine en accourant à mon chevet.

Je sais, à l'instant où elle pose sa main sur ma joue, que je suis foutu. Mon cœur bat comme un dératé et je comprends que ça sera elle et personne d'autre. Comme une certitude. Je ne la connais pas vraiment, j'ignore tout d'elle, mais je décide de suivre mon cœur et sans même penser à la douleur que cela pourrait provoquer, je me redresse et pose mes lèvres sur les siennes.

Epilogue

Nous restons encore quelques jours à Carnac, le temps de régler les derniers détails et surtout de nous assurer que personne ne découvre que nous avons été présents sur les lieux du crime. Après la fusillade, j'ai retrouvé les deux autres jeunes femmes. J'ai alors rejoint le bateau et j'ai téléphoné à ma famille pour être sûr qu'ils allaient bien. Eux ont quitté la propriété avec le camion de la société de traiteur et sont directement allés chez Jacob et Karine qui habitent à quelques kilomètres de Carnac.

Après ça, quand j'étais certain qu'aucun innocent n'était encore présent, nous avons tout fait péter. Karine a appuyé sur chaque détonateur et nous avons observé le spectacle depuis la mer.

Les quatre filles que nous avons sauvées sont restées prostrées pendant tout le trajet et si j'ai eu envie de les consoler, leur dire que tout irait bien maintenant, je me suis tu. Dans ma tête, tournaient en boucle les visages de tous les hommes que j'avais tués. Je revoyais leur sang éclabousser et leur corps tomber au sol. J'ignore à combien de gars j'ai ôté la vie, mais je sais que je ne suis pas près de le refaire. J'ai détesté ça. La seule chose qui m'ait réconforté pendant tout le trajet, c'est que nous avons mené à bien notre mission et que ces filles étaient saines et sauvées.

Je n'ai pas arrêté de jeter des coups d'œil à la jeune femme châtain et maintenant que j'ai passé quatre jours avec elle, je sais qu'elle s'appelle Shannon. J'ai à peine retenu le prénom des trois autres, mais le sien, je ne suis pas près de l'oublier.

Nous avons très peu parlé tous les deux, juste échangé deux ou trois banalités. J'ai cru comprendre qu'elle vivait dans la ville à côté de Blackdale, que ses parents travaillaient dans le pétrole et qu'elle avait tout juste vingt et un ans. En soit, presque rien et pourtant, je me sens attiré vers elle comme une foutue abeille devant un pot de miel. J'ignore ce qui me plaît autant en elle, mais dès que nous sommes dans la même pièce, j'ai l'impression d'être minable et mes mains tremblent comme des feuilles. Mais alors, quand son regard croise le mien, c'est mille fois pire.

Là, c'est tout mon corps qui se tétanise.

Alors que nous sommes dans l'avion qui nous ramène chez nous, je sais qu'il n'est pas question que je la laisse m'échapper. Je ne suis pas idiot au point de lui sauter dessus, elle a besoin de temps pour se retrouver et pour digérer tout ça, mais je vais lui faire comprendre que je suis là et que je peux la protéger.

Je saurai être patient, peu importe combien de jours, mois, cela prendra.

Parce que je sais que c'est elle, il n'y a aucun doute là-dessus. J'en suis certain comme Adrian a su que Jimmy était faite pour lui.

FIN

Notes

[←1]